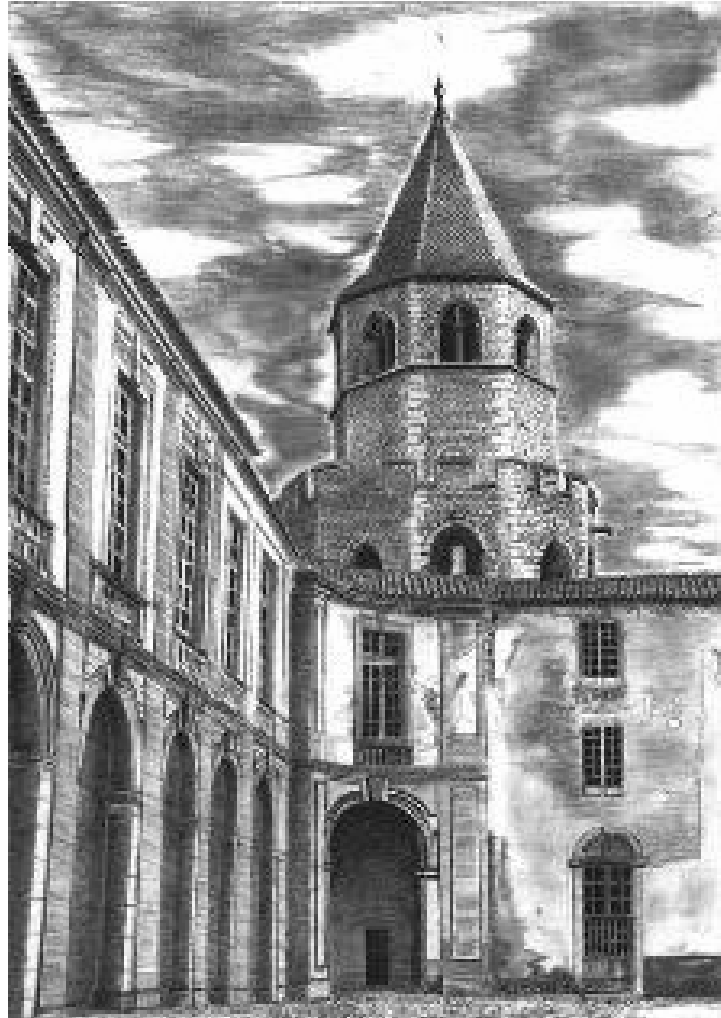


Philippe MARTIN-GRANEL



LA BELLE IDÉE AU BOIS DORMANT

L'ÉCOLE DE SORÈZE ¹

Quand je reviens à Sorèze, j'ai l'impression de ne l'avoir jamais quitté. Jean MISTLER¹

Si les hommes étaient plus forts que les idées, il y a longtemps que le monde serait un enfer inhabitable et que l'Eglise elle-même ne serait qu'un édifice tout au plus semblable aux ruines de Palmyre. Ce sont les idées qui sauvent l'Eglise, comme ce sont elles qui sauvent le monde..... Le tout est donc de travailler pour des idées et de laisser passer les hommes. LACORDAIRE²

Voilà un chapitre qu'il me faut bien aborder (alors qu'au début il me semblait totalement hors sujet), tant je me suis aperçu au cours d'une longue étude sur ma famille maternelle combien sont puissants et constants les liens qui l'unissaient avec cette vieille École bâtie au pied de la Montagne Noire, aux confins de l'Aude, du Tarn et de la Haute Garonne en bordure de ce que l'on appelle encore parfois le *Pays de Cocagne*³. Mais la famille est loin d'être une raison suffisante, et je ne l'aurais pas entrepris si celui qui se penche sur ses origines, ne s'était aperçu que c'est toute notre province qui a contracté une alliance et une dette envers un système pédagogique unique que la grandeur du décor a permis de magnifier.

Pour un ancien élève, Sorèze est d'abord une petite musique discrète qui nous accompagnait presque partout, celle des eaux captées au fond du parc dans un beau ruisseau venant de ces petites vallées de la Montagne Noire, où l'âme de cette terre austère *s'exhale chaque soir en odeurs* de bruyère et de sous-bois ombreux. Sitôt passées les murailles de l'école, elles suivaient les magnifiques allées⁴ pour arriver au grand bassin de natation ou à l'étang où se cachaient dans les herbes d'énormes carpes à la peau semblable à l'écorce de vieux platane. Modeste et délicat leur chant servait de contrepoint, de bruit de fond, aux méditations des vieux pères qui seuls ou deux par deux, le front pensif, arpentaient les belles avenues du grand jardin clos de hauts murs près du petit et émouvant cimetière où la plupart d'entre eux iraient bientôt reposer. Elles dévalaient ensuite en cascades bruyantes sous l'École elle-même et s'épandaient, vivantes et gaies, le long des rues du village dispersant leur fraîcheur et leur bruissement pour revenir dans la plaine rejoindre le Sor, la rivière chargée d'or venant de la vallée voisine.

Tout cela a disparu. Ces eaux vives qui s'échappaient de la colline de Berniquaut ne traversent plus, désormais, les rues de Sorèze. Où sont-elles allées, elles qui jaillissaient ardentes comme les paroles du Père Lacordaire pour enchanter nos cœurs d'adolescents ? Captées peut-être malgré elles, pour arroser quelque green de golf inutile et glacé ? Seul le petit village voisin de Durfort à l'issue de la vallée du Sor conserve encore ces eaux charmantes, courant au pied des vieilles maisons dont les galandages ouvragés surplombent de leurs encorbellements les petites rues semblables aux venelles de Stratford-upon-Avon. Cette petite vallée étroite, nous la connaissions sous le nom du *Bout du Monde* et jamais paysage n'a mieux mérité un tel nom puisqu'elle se terminait au lieu-dit

Malamort, près de la tour de Roquefort. A mesure que nous avançons dans les flancs de la montagne cinq ou six martinets moyenâgeux, en activité à cette époque, ébranlaient de leur bruit sinistre, vingt quatre heures sur vingt quatre, les parois rocheuses : Dang ! Dang ! Dang ! avec le même rythme lent d'un glas funèbre, prémonitoire sans doute de la mort programmée d'une petite industrie du cuivre qui n'allait pas tarder à disparaître. Il me semblait alors, quand nous revenions vers Sorèze, que mon cœur battait au même tempo lugubre. En y repensant aujourd'hui je ne peux qu'y associer l'expression que le Père Lacordaire employait pour décrire la Chênaie de Monsieur de Lammenais à son ami Montalembert : *je ne crois pas qu'en aucun lieu du monde la providence ait créé une nature plus semblable à un cœur triste*⁵.

L'école elle-même, dont quelques siècles d'existence de révolutions et de guerres n'avaient pas réussi à éteindre la flamme, est morte ; ou du moins elle sommeille, servant de cadre et de refuge à des touristes étonnés, comme la Belle au Bois Dormant attendant le futur Prince Charmant qui viendra la réveiller. Elle n'est plus qu'une image qui doit trouver tout simplement sa place dans le petit Théâtre d'Ombres languedociennes au même titre que nos parents qui, protégés par ces vieux murs, ont trouvé là pendant deux siècles et demi, un enseignement de grande qualité.

L'Enseignement et l'esprit sorézien avant Lacordaire.

Je m'entoure d'enfants pour ne pas voir les hommes. François FERLUS. Directeur de Sorèze.

Ayant pris de cette éducation sorézienne cette gaîté frondeuse de l'esprit qui, excessive chez quelques uns, peut être appelée voltairienne... Cdt MAFFRE de BAUGE. Mémoires .

Quel pouvait bien être l'impression d'un élève lorsqu'il arrivait à l'École pour la première fois ? Voyons d'abord le témoignage intéressant de Jean Maffre de Baugé qui arrive avec son frère Jacques en 1799. Je lui laisse la parole, tant il est vrai qu'il s'en sert à merveille⁶.

« Il fut décidé que maman nous accompagnerait tous les deux au collège de Sorèze. Là, je trouvai une grande différence dans le mode d'enseignement. Les divers cours d'étude en tout genre étaient professés par d'habiles maîtres. Chaque classe était composée d'élèves assez instruits pour professer des leçons que leur donnait le professeur. On se piquait d'émulation⁷. Il y avait des examens annuels pour chaque classe et, à la fin de l'année, chacun était obligé de répondre aux diverses questions qui lui étaient faites en présence d'une assemblée considérable d'étrangers, presque tous parents des élèves. Ces exercices avaient lieu sur le théâtre qui était assez grand, bien décoré et sur lequel on jouait des tragédies, des comédies, des drames et des opéras. Il y avait aussi des ballets fort bien montés en bons danseurs de sorte que dans ce collège on ne se contentait pas de donner une éducation soignée, sous le rapport des sciences, des belles lettres et des arts libéraux, mais encore tous les arts d'agrément y étaient enseignés avec distinction. Ce collège était, avec juste raison, reconnu comme un des

premiers de France. Le directeur Monsieur Ferlus, en surveillait l'administration et les études avec un souci tout particulier ; aussi a-t-il été regretté de tous ceux qui l'ont connu. Nous ne tardâmes pas, mon frère et moi, à faire des progrès sensibles et à acquérir des connaissances que nous n'aurions jamais eues si nous étions restés dans les pensions où nous avons été précédemment. [...] Je fis là mes cours de littérature, de mathématiques, etc. . J'appris aussi la langue italienne et la langue espagnole. Cette dernière m'a été très utile ainsi qu'on le verra plus tard. Je devins fort sur tous les exercices du corps, pour les armes, la danse, l'équitation, la natation, la musique surtout que j'ai aimée passionnément toute ma vie et qui m'a procuré beaucoup d'agrément et des relations que je n'aurais jamais eues sans cela. Je jouais quelques fois sur le théâtre de Sorèze et j'étais toujours dans les ballets qu'on y donnait ».

Les premiers éléments de notre famille sont arrivés à Sorèze quelques années avant Jean Maffre., en 1796 : soit 3 Vidal de Félines-Minervoies ⁸ et deux (ou trois) Lucet de Conques-sur-Orbiel. A cette époque l'école est dirigée depuis 1791 par François Ferlus, ex-bénédictin mauriste qui, professeur de rhétorique et d'Histoire Naturelle avant la Révolution, a décidé de signer le serment constitutionnel pour sauver l'École et une certaine idée de l'enseignement. Il faut noter que plus de la moitié des moines mauristes refusèrent d'approuver le texte imposé par le gouvernement. Pourtant comme je l'ai fait remarquer dans un chapitre précédent les moines sous influence janséniste étaient plutôt dans la mouvance favorable à l'approbation. Dans la grande crise de la fin du XVII^{ème} siècle la Congrégation de St Maur se rangea du côté de Port-Royal ; une certaine épuration avait eu lieu et il est probable que Sorèze fut un lieu d'exil pour les plus récalcitrants. A force d'astuces, de travail, d'argent personnel et de soutiens importants dans les plus hautes sphères de la Convention⁹ Dom Ferlus réussit l'exploit non seulement d'éviter une destruction programmée qui aurait dû être encore plus implacable que celle effectuée en l'an 864 par les barbares normands, mais encore de remettre à flot et même de rendre plus efficace un système de pédagogie unique en Europe. A l'époque où arrivent nos aïeux il y a environ 450 élèves ¹⁰ à Sorèze et 60 professeurs de haut niveau.

C'est justement au moment (1796) où nos premiers parents entrent dans ce collège que François Ferlus trouve une aide considérable par l'arrivée de son frère Raymond Dominique, ex-Doctrinaire, qui va se charger des études et de la discipline avec beaucoup de dévouement et d'efficacité. Quand François mourra en 1812, c'est lui qui prendra la direction d'une École qui lui appartient comme un bien personnel et fera fructifier en bon père de famille, ce qui le rendra fort riche.

Tel qu'il avait été voulu par les Bénédictins, Dom Fougeras et Dom Despaulx, l'enseignement dispensé à Sorèze était *non pas celui d'un lycée de plein exercice comme on parle actuellement mais une sorte d'académie encyclopédique ou presque une université où s'enseignaient avec éclat les humanités, les arts libéraux, tout ce qui est aujourd'hui du ressort des facultés de lettres et des facultés des sciences* ¹¹.

Les méthodes d'études initiées à Sorèze depuis la moitié du XVIII^{ème} siècle alliant la formation de l'esprit aux exercices physiques ne firent pas que des heureux. La Sorbonne attaqua ouvertement cet état de choses dans un écrit volumineux sous forme de lettre écrite par *un professeur émérite de l'Université de Paris au sujet des exercices publics de l'École Royale Militaire de Sorèze*, en

accusant cette École d'être une émanation directe des encyclopédistes d'Alembert et Condillac. Une réponse parut qui emporta les suffrages du public et cette attaque ne servit en définitive qu'à donner plus de lustre à ce nouvel enseignement que voulurent connaître Monsieur, frère du Roi Louis XVI puis l'empereur d'Autriche venu visiter l'abbaye incognito. Jusqu'à 1830 environ le terme actuel de classe ne correspond pas à notre idée actuelle. Il s'agissait surtout de filières choisies par ceux qui s'y engageaient librement.

Ces frères Ferlus continueront le système d'enseignement mis en place avant la Révolution par les anciens moines bénédictins de Saint Maur. Continuant sur des directives bien précises, François Ferlus poursuivit leur œuvre en lui donnant une impulsion nouvelle. Mais là encore je me dois de laisser la parole à un ancien élève, Jean Antoine Clos dont le grand-père avait été au collège à cette époque d'Ancien Régime.

« Dom Victor de Fougères n'était pas venu à Sorèze avec des idées communément reçues sur l'éducation. Une longue habitude de l'enseignement lui avait fait connaître la jeunesse. Plein d'une vaste et solide érudition, il avait toujours admiré les belles institutions de l'antiquité, où l'on savait former les hommes en développant à la fois les facultés du corps et celles de l'esprit.[...] Il considérait combien la jeunesse aime l'activité, le mouvement, la diversité, combien on la contrarie en l'appesantissant trop longtemps sur des études sérieuses, combien cette marche uniforme enchaîne le développement du génie.[...] Il conçut alors cette heureuse combinaison d'exercices qui fournit le moyen d'occuper les élèves, sans relâche comme sans fatigue, depuis avant le jour jusqu'à la nuit, en faisant (sic) d'un travail le délassement d'un autre travail, et d'une application vraiment utile un objet de plaisir. [...] Il est des esprits incapables de profiter dans certaines études, quelques procédés que l'on emploie pour leur en aplanir les difficultés. Que deviendront ces individus s'ils se trouvent dans un pensionnat où l'on ne s'occupe presque exclusivement que d'une langue morte, et s'ils ont pour cette langue une répugnance invincible ?[...] Ouvrez-leur, disait cet illustre bénédictin, ouvrez-leur la carrière des sciences exactes, celle des sciences naturelles, des arts libéraux ou tout autre ¹² ». Bien des ministres actuels de notre éducation Nationale feraient bien de relire et d'appliquer ces méthodes aussi intelligentes que simples. Ce que l'on proposait aux élèves c'était dans le fond non pas un menu obligatoire, mais des études à la carte. Ces choix étaient pris tout au début de l'entrée à l'École dans un entretien qu'ils avaient avec le régent des études. D'où un système, non pas de classes mais d'options facultatives plus ou moins chargées en matières suivant le désir ou les moyens inhérents à chacun. Certains professeurs y développèrent même les bases d'un enseignement mutuel où les plus âgés aidaient les plus petits ou les plus faibles, entraînant cette émulation constante qui avait tant frappé le jeune Maffre de Bauge à son arrivée au collège.

Ce modèle d'enseignement demeura en application sous le Directoire, l'Empire et les deux Restaurations, sans grand changement. C'est donc celui que va découvrir notre bisaïeul Jean-Auguste Frédéric Granel lorsqu'il va arriver à son tour à Sorèze en octobre 1817.

Je donne ci-dessous dans les images des pages 6 et 7, le recto verso des notes qu'il a obtenues en 1823. En les parcourant, elles vont nous permettre de nous faire une idée précise du système éducatif tel qu'il fut en place de la Révolution jusqu'à l'arrivée du père Lacordaire et quel impact il a pu avoir sur les élèves.

ÉCOLE DE SORÈZE.

Notes dea Moia de g bay 823

M. Granel *taille*

SANTÉ, *bonne*

CARACTÈRE ET CONDUITE, *est en est fort content*

RELIGION, *est les autres*

LITTÉRATURE FRANÇAISE, *très bien*

LATIN,

GREC, *très bien*

ALLEMAND,

ANGLAIS,

ITALIEN,

ESPAGNOL,

HISTOIRE,

GÉOGRAPHIE,

STATISTIQUE,

PHYSIQUE, *est très bien*

HISTOIRE NATURELLE, *est bien*

IDÉOLOGIE ET MORALE, *est bien*

ARITHMÉTIQUE,

GÉOMÉTRIE,

ALGÈRE,

Notes de Jean Auguste Frédéric Granel. Sorèze 1823. Recto.

ALGÈBRE APPLIQUÉE,	
GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE,	
GÉOMÉTRIE PRATIQUE,	
COMMERCE,	
FORTIFICATION,	
PERSPECTIVE,	
ÉCRITURE,	
LECTURE,	
DÉCLAMATION,	<i>Travaille & profite</i>
MUSIQUE VOCALE,	
MUSIQUE INSTRUMENTALE,	<i>Violon Solo</i>
DESSIN,	<i>Bien l'archet & basse</i>
PEINTURE,	
DANSE,	<i>Travaille, profite</i>
ÉQUITATION,	<i>Bien</i>
EXERCICE MILITAIRE,	
ARMES,	<i>Très bien</i>
NAGE,	

J. Granel

Notes de Jean Auguste Frédéric Granel. Sorèze 1823. Verso.

La liste très importante des cours obligatoires ou facultatifs dispensés à cette époque où l'école comptait encore le même effectif qu'en 1796 permet, de voir que nous sommes à une période de transition. Les sciences et les armes qui ont fleuri depuis la fondation de l'École et atteint leur apogée sous la Révolution et l'Empire vont devoir s'estomper quelque peu : *cedant arma togae*, et d'autres matières vont devoir être enseignées. L'étude des différents *Exercices* que l'on peut consulter dans les archives de l'École permettrait de donner plus de détails sur les disciplines enseignées, mais il n'est pas dans mon propos de refaire une fois encore une histoire complète mais de voir les traces que cet enseignement a laissées dans la mémoire d'une famille. Reprenons donc pour les détailler les principales rubriques signalées sur cette feuille de note de 1823.

Santé

Elle se trouve en tête de liste comme si on voulait lui attribuer une place prépondérante et, ce qui est significatif, avant la religion. Ce petit détail a son importance à l'époque où notre aïeul est noté. En 1823 nous sommes en pleine réaction jésuite qui a pris en mains les rênes de l'éducation nationale. L'Université cherche par tous les moyens à remettre Sorèze *dans le droit chemin* et Raymond- Dominique Ferlus, le frère de François est en butte aux foudres de l'Evêque d'Hermopolis, Mgr de Frayssinous qui tient d'une main de fer l'Université et l'Education Nationale. Un rapport accablant est fait sur l'*irrégion* des professeurs et des surveillants *dont certains sont divorcés* ! Il est amusant de constater que ce rapport (de Pierre Laurencie) est justement daté du 16 octobre 1823 soit juste un mois avant les notes de Jean Auguste Frédéric Granel. Un procès eut lieu dont l'enjeu était la fermeture de Sorèze voulue par une partie du gouvernement. Malgré ses appuis à la cour où Louis XVIII protégea toujours la destinée de l'École qu'il avait admirée autrefois lorsque, en 1777, en tant que Comte de Provence, il avait visité Sorèze et félicité Professeurs et élèves, le Directeur R.D. Ferlus ne put éviter cette fermeture qu'en donnant sa démission et laissant la direction de l'école à son gendre Anselme de Bernard, ancien élève de l'École et officier d'artillerie sorti de l'École Polytechnique. C'est d'ailleurs, sa signature que l'on peut reconnaître sur les notes de notre arrière-grand-père données ci-dessus.

Pour en revenir à la Santé, celle-ci a toujours été la préoccupation majeure des enseignants. *Un pensionnat doit être une source de santé comme une source de lumières ...* écrit François Ferlus dans un prospectus de l'École édité en 1801¹³. Les études entreprises sur le collège signalent que les émoluments des médecins traitants étaient toujours supérieurs à ceux des professeurs. A l'époque de ces notes, notre aïeul est pensionnaire depuis déjà cinq ans ; il doit être dans la classe des Humanités puisqu'il terminera ses études secondaires en 1824 et que l'année d'après nous le retrouvons étudiant à Toulouse en faculté de Droit. Sa santé est qualifiée du joli adjectif de *fleurie*, comme si le terreau sorézien lui convenait à merveille.

Pour arriver à de bons résultats¹⁴ et veiller à la santé des élèves les plus en danger, les Bénédictins avaient déjà fait construire en 1790 dans une métairie de la montagne, une grande habitation (elle avait coûté 10.000 livres) qui servait à accueillir les élèves convalescents. L'alimentation des élèves a toujours été abondante et soignée Tous les témoignages les plus anciens concordent pour

estimer que même aux pires heures de la Révolution la nourriture des élèves a toujours été copieuse et saine.

Si la santé tenait un si grand rôle dans la préoccupation des enseignants c'est qu'elle leur incombait en totalité. En effet il n'y avait pratiquement pas de congés durant l'année¹⁵, tous les élèves restaient en permanence au collège du premier janvier au 31 décembre. Quelques exceptions pouvaient avoir lieu au moment des grandes fêtes de famille ou pour un décès mais il fallait une raison valable et il était surtout obligatoire que cela soit un membre de la famille ou quelqu'un de très proche qui prît la responsabilité de l'enfant. La lettre de notre trisaïeul datée du 4 octobre 1822, reproduite ci dessous, montre combien le règlement était strict à ce sujet. Dans le cas présent c'est leur voisin de campagne Anne-François-Marcel Vidal, frère aîné de notre trisaïeule l'Angélique Roseau¹⁶, lui-même ancien élève de Soréze sous le Directoire et futur Représentant du Peuple pour le Département de l'Hérault en 1848 qui va se charger de prendre en compte le jeune Jean-Auguste-Frédéric. Tous les règlements prévoient en effet qu'il est formellement interdit de confier l'enfant à un domestique.



La Livinière 4 octobre 1822¹⁷

Mon cher Fils,

Ta lettre du 24 du mois passé me parvient hier. J'y ai vu que tu persistes dans le désir de venir passer quelques jours ici ; je le désirerai pour te complaire mais je suis dans l'impossibilité de t'aller prendre moi-même et tu sais les règlements du collège qui ne permettent point que vous soyez confiés à un domestique ; mais prends patience, Mr Vidal attend d'un jour à autre que (?) lui écrive d'aller pour le prendre pour passer quelques jours ; je profiterai du voyage de ce monsieur pour écrire à monsieur le Directeur pour lui demander

quelques jours de vacances pour toi et Mr. Vidal sera, à ce qu'il m'a promis, ton mentor ; ainsi vois d'utiliser ton temps du mieux que tu pourras en attendant que tu puisses te rendre ici. Adieu mon cher fils sois sage et soumis à tes supérieurs, c'est une satisfaction que tu donneras de plus à celui qui se dit ton affectionné et tendre père,

Jean Granel

Ce seront, je pense, les seules vacances dans sa famille que passera le jeune Frédéric, car mes tantes racontaient qu'il était resté neuf années d'affilée à Sorèze sans revenir chez lui. Elles exagéraient un peu, mais il y demeura tout de même sept ans de suite, compte non tenu de la petite escapade envisagée ci-dessus. Il est vrai qu'il avait perdu sa mère très jeune et, enfant unique, il ne devait pas regretter la présence de nombreux camarades autour de lui.

Cette absence de congé en famille fait mieux comprendre le désespoir du jeune Lucet qui, s'étant vu sans doute refuser une permission d'aller chez lui pour la fête du *mazel*, avait préféré s'échapper du collège et parcourir à pied les quelques soixante kilomètres qui le séparaient du château familial du Sindilla, pour tenir la queue du cochon. Cette petite histoire que nous racontait notre mère m'avait beaucoup intrigué lorsque je me suis à mon tour présenté à l'Ecole pour y faire mes études.

La vie spartiate mise au point une fois pour toutes par les Bénédictins Mauristes avait bien entendu perduré sous la Révolution et l'Empire ; elle resta assez contraignante par la suite. Même de mon temps les horaires étaient stricts, les dortoirs glacés et les courants d'air présents dans tous les couloirs. Le vent d'autan surtout grondait dans les immenses greniers; arrivant par rafales puissantes il faisait vibrer les fenêtres, remplissant nos cœurs d'une angoisse sourde, d'attente incertaine, fécondant au passage nos pensées et nos imaginations comme le vent de Thrace, aux temps homériques, rendait pleines les hordes de juments sauvages dans les plaines de la Maritza.

Quant à l'hygiène des corps le côté rugueux qui avait choqué le jeune Marbot¹⁸ à son arrivée, fut maintenu mais toutefois quelque peu modernisé. L'eau chaude fit son apparition vers 1880 sous forme de douches et même d'hydrothérapie. A cette même époque apparaissent les inénarrables bains de pieds que je ne puis évoquer sans une certaine nostalgie tant il font ressortir quelques souvenirs cocasses. Une fois par semaine nous étions astreints à venir dans une salle spéciale où nous attendaient une trentaine de bains de pieds disposés sur quatre rangs devant des chaises. Nous avions à notre disposition une serviette et un petit savon approprié léger et flottant. Après avoir enlevé nos souliers et nos chaussettes, la cérémonie pouvait commencer. Le maître des lieux, surnommé Cacus venait inspecter si tout le monde était prêt, puis il allait dans son antre et nous entendions une série de manipulations bruyantes, des sifflements de vapeurs, des glouglous ; Cacus actionnait alors un immense levier et tout à coup l'eau montait dans les trente bassins en même temps, la plupart du temps saluée par des hurlements : *C'est trop chaud !* Cacus rentrait précipitamment dans son antre et après une autre série de bruits étranges, l'eau redescendait dans chaque bassin avec le même glouglou moqueur. Après deux ou trois ajustements de la température et les inévitables : *C'est trop froid !* On pouvait enfin commencer notre toilette.

Même de mon temps, juste avant la guerre, une autre cérémonie avait lieu pour certains élèves trop frileux qui en avaient fait la demande. Des femmes du

village venaient dans les dortoirs avec de grands paniers spéciaux, apporter des bouillottes brûlantes à ceux qui le désiraient. Comme nous n'avions pas d'eau chaude pour les lavabos, nous gardions précieusement l'eau de ce récipient pour nous laver le museau avant de partir à l'étude du matin.

Caractère et conduite.

Henri Frédéric Amiel nous dit que *ce qui fait l'homme c'est son caractère et que ce qui fait le caractère c'est la nature*. Cela peut nous paraître un truisme allant de soi et pourtant il n'est pas rare que les systèmes éducatifs successifs aient employé bien souvent, soi disant pour aider la nature, des méthodes coercitives brutales. Voltaire se plaignait ainsi de ce que les Bons Pères lui avaient *donné souvent sur le cul*¹⁹. De même qu'ils allaient transformer l'enseignement des Jésuites, les Bénédictins de Sorèze s'employèrent à éradiquer des procédés de contrainte barbare qui étaient en train de disparaître même des armées où ils avaient régné depuis toujours. On ne doit pas forcer brutalement la nature mais s'y adapter. Chaque enfant est un cas particulier et les Pères veillent à ce que dans *cette maison chaque élève soit comme s'il était seul*²⁰. Les châtiments corporels furent donc dès l'origine de l'École complètement bannis. Curieusement ils y furent réintroduits une seule fois par le Père Lacordaire et dans un sens tout à fait différent, celui du châtiment volontaire en expiation d'une faute, semblable en somme au cilice du moine. Un élève, ayant fait une faute grave, fut condamné au renvoi de l'École. Devant son désespoir le Père Lacordaire lui donna le choix entre l'expulsion immédiate et le retour dans sa famille ou bien cinquante coups de verges permettant sa réintégration dans le collège, ce que le condamné accepta. En deux cents ans ce fut, je crois le seul exemple de châtiment corporel rapporté par l'Histoire²¹. Rappelons aussi que le cachot qui était la punition la plus élevée avant l'expulsion avait été supprimé dès son arrivée par le même Père Prieur.

La propreté de la tenue faisait l'objet d'un contrôle sévère et les chaussures devaient être parfaitement entretenues. Même dans les dernières années les élèves disposaient pour cela d'un local spécial portant le nom de *Ciropédie* depuis des temps immémoriaux, puisque *ce petit calembour gréco-sorézien* est déjà signalé par Jean Mistler au début du XX^e siècle. Et par Marcellin de Marbot nous savons que ce nettoyage des grosses chaussures cloutées avait lieu obligatoirement chaque décadi du mois révolutionnaire

Religion

Les questions religieuses ont eu des répercussions dramatiques sur la vie sorézienne tout au long des deux derniers siècles. D'abord sous la Révolution s'est posé avec acuité le problème du serment constitutionnel pour les Pères Mauristes et de nombreux enseignants bénédictins durent quitter leur abbaye pour se réfugier à l'étranger²². Toutefois François Ferlus, même s'il avait, pour garder en vie son l'École, banni son caractère de moine mauriste²³, resta fidèle à sa foi et sut toujours l'associer aux devoirs civiques. Dès 1787, dans un discours devant les Etats du Languedoc à Montpellier, il avait clairement exposé son idée et son programme. Pour lui le vrai patriotisme prend sa source dans la Religion. Mais le Patriotisme c'est d'abord le respect des Lois et le serment était la première obéissance demandée aux vrais patriotes. Quelques années plus tard, le Pape Pie VI fera un pas supplémentaire dans la voie de la réconciliation et produira un Bref

pour décharger les consciences. François Ferlus anticipe quelque peu cette décision papale et avec beaucoup d'astuce fera semblant de remplacer la Bible par Plutarque. En échangeant Saint Paul et Saint Jean contre Caton et Ciceron, l'idéologie stoïcienne se glissait tout naturellement dans la foi chrétienne, comme l'inverse avait eu lieu dans les premiers siècles de notre ère, mouvement bien aidé, il faut le dire, par toute une phraséologie républicaine calquée sur les rites d'une Eglise que l'on voulait détruire.

Dans le mouvement inverse programmé au moment du retour de la monarchie, son frère Raymond Dominique qui mène remarquablement l'École avec le même esprit, n'aura pas sa chance pour rester en place, comme nous avons pu le voir plus haut.

Que ce soit avant, pendant ou après la Révolution, la Religion a toujours été un des thèmes majeurs de l'enseignement sorézien. Il y eut bien sûr des périodes de crise où une sourdine et bien des bémols ont du être mis dans la pédagogie religieuse pour la mettre en phase, sinon en adéquation complète, avec les instructions gouvernementales. Nous avons vu plus haut qu'elle fut au cœur des difficultés que le collège rencontra avec son ministère de tutelle sous Louis XVIII. Dans ce conflit Raymond Dominique Ferlus tenait à mettre son École en retrait des idées du pouvoir en place. La position de rebelle a toujours été une situation privilégiée et attire bon nombre d'élèves, car les jeunes se plaisent toujours à se trouver politiquement incorrects. La preuve en est que cette incitation à la rébellion ou du moins à l'opposition sourde était fort payante ; en effet dès que Dominique Ferlus eut quitté son poste, en août 1824, pour laisser la place à une administration plus conformiste, le nombre de pensionnaires passa vite de plus de 400 à moins de 200 élèves, cinq années après. Lui-même a quitté son habit de Doctrinaire²⁴ (il ne fut jamais prêtre) quand il a rejoint son frère pendant la Révolution pour s'occuper spécialement des études, laissant François prendre en charge la si difficile fonction de trouver l'argent nécessaire au rachat des bâtiments, des fermes et de l'entretien des élèves et professeurs.

Sous le règne de Louis-Philippe, la situation change radicalement. La religion est mal vue d'un Juste Milieu voltairien et sceptique. Feli de Lammenais réussit ce tour de force de réconcilier les idées gallicanes et ultramontaines. En opposition avec le Gouvernement les intellectuels religieux redeviennent à la mode. Rappelons-nous l'homélie célèbre du conventionnel Chabot dans l'Eglise de Sorèze : *Jésus Premier sans Culotte de l'Histoire*. Ce thème va revenir en vogue et sera repris en 1848 par un député socialiste sous le titre de *Jésus Premier Socialiste de l'Histoire*. Même un modéré comme Alexandre Dumas, lorsqu'il se présente aux élections législatives de 1848 se croit obligé d'envoyer²⁵ une lettre circulaire au Clergé de France où il écrit : *Je crois qu'un peuple qui saura allier la Liberté et la Religion sera le premier des Peuples !*

Littérature Française- Latin-Grec

Dès avant la Révolution vers 1780 un ancien élève né à Sorèze, devenu bénédictin à son tour et professeur de lettres Dom Cezar-Auguste Basset semble avoir introduit à Sorèze ou du moins amplifié une méthode d'éducation basée sur l'enseignement mutuel entraînant, chez les jeunes surtout, une émulation productrice de progrès considérable. Ce fut à un certain moment un des attraits principaux qui amena dans cette École un nombre très important de jeunes enfants. C'est d'ailleurs la première réflexion que nous livre le Cdt Maffre de

Baugé à son arrivée : Chaque *classe était composée d'élèves assez instruits pour professer des leçons que leur donnait le professeur. On se piquait d'émulation.* Au moment du serment constitutionnel Dom Basset préféra émigrer et se séparer de Dom Ferlus. Plus tard il revint en France et fut nommé par Napoléon à de hautes fonctions dans le Collège Charlemagne où il affina ses théories. Cet enseignement mutuel fut, il est vrai, beaucoup pratiqué pour une raison économique. Pendant la Terreur et le Directoire, François Ferlus ayant pris personnellement en charge près de 150 élèves venus des Antilles et de Louisiane fut obligé d'en employer beaucoup, parmi les plus âgés en tant que répétiteurs.

Bien que le latin ne fût plus étudié dans les classes préparatoires à la lecture depuis 1763 (Il faudra attendre 1797 pour arriver au même résultat au Collège de La Flèche), il restera avec le grec comme un enseignement majeur et sera dispensé un peu comme une langue vivante. Je me souviens que le Père Girard avant la guerre nous avait montré des pièces de théâtre écrites en grec par des élèves de l'École, au début du XIX^{ème} siècle pour être jouées sur la scène du Théâtre..

J'ai mis *in fine* dans les Documents Annexes différents résultats de fin d'année, de 1796 à 1834, que j'ai pu obtenir au près de Madame Marie Odile Munier, archiviste de l'Abbaye École. Je n'y ferai donc référence que très partiellement.

Dès 1796 sont cités comme bons élèves en Littérature : Louis Lucet, Georges Vidal et son frère François, le futur député. Louis Lucet se distinguera surtout en obtenant la seconde couronne dans les classes de Littérature et de belles Lettres. On retrouve nos mêmes lauréats en 1797-98.

En Latin ce sont Lucet 1, Vidal 3 et Lucet 2 qui sont cités 1796 et une année plus tard on les retrouve toujours bons élèves mais en compagnie des autres frères Vidal 5 et Vidal 2.

En 1799 Vidal 3 et Vidal 1 sont toujours cités en latin.

La deuxième génération des Vidal et des Lucet qui se retrouveront à Sorèze en 1830, sera plus douée pour les sciences que pour la Littérature puisque deux frères Lucet intégreront l'École Polytechnique dès leur sortie du collège. Toutefois les Lucet se retrouvent encore en tête en 1832 (Marcel Lucet) pour la Littérature et le Latin et en 1833 et 1834, où deux Lucet obtiennent encore deux accessits de latin.

Langues étrangères : Allemand-Anglais- Italien- Espagnol

L'étude de l'allemand et de l'anglais commença dès le début des années 1760. L'italien débuta ²⁶ un peu plus tard vers 1775 mais avec beaucoup de succès. Charles Dejob ²⁷ écrit même : « *en attendant qu'un Foscolo donnât des conférences à Londres, qu'un Daniel Manin, chez nous, acceptât des élèves, des hommes distingués, tels Buttura et Biagoli à Paris, Urbano Lampredi et Filippo Pananti à Sorèze, distribuaient un enseignement très apprécié* ». Remarquons que Sorèze est mis en parallèle avec Paris et bien avant Londres. Les deux professeurs cités comme enseignant à Sorèze venaient l'un de Rome l'autre de Toscane d'où ils avaient été exilés à cause de leurs idées avancées. Ils retrouvèrent d'ailleurs parmi leurs élèves d'autres italiens expatriés pour les mêmes raisons et ce foyer rebelle porta ses fruits quand Bonaparte après avoir créé différentes Républiques Cisalpines eut besoin de cadres pour les administrer. Charles Dejob écrit encore : *Les Génois surtout connaissaient le chemin de Sorèze, car une partie des jeunes gens qui avant l'occupation de Gènes par les Français avaient essayé de*

renverser dans leur patrie le gouvernement aristocratique, sortaient de ce collège. Ce piquant détail d'une maison de bénédictins formant et recueillant ses républicains italiens a échappé à l'auteur²⁸ du voyage à Sorèze.

Charles Dejob qui semble avoir eu l'aide du Père Louis Selva et la permission du Directeur de Sorèze de l'époque, dresse alors un tableau des élèves italiens à Sorèze tout à fait intéressant et note combien ces étudiants étaient liés aux familles qui appuyèrent les Directoires des républiques italiennes en formation. Il donne aussi des indications sur les devenir de ces élèves qui, si en majorité, sont inscrits sur les listes de l'ouvrage des *Soréziens du Siècle*, n'y disposent pas de notice spéciale. Quant aux deux professeurs italiens, Charles Dejob nous donne quelques précisions : *Pananti, qualifié de citoyen d'abord, de monsieur ensuite est porté sur les registres comme professeur d'italien, en l'An VIII, en l'An IX, en l'An X. Lampredi comme professeur de métaphysique et de physique générale, en l'An X ; comme professeur de physique générale, de latin et de grec, en l'An XII ; comme professeur de physique générale, de calcul différentiel et intégral en l'An XIII. Lampredi ne quitta Sorèze qu'en 1807.*

Nous avons vu plus haut dans les *Mémoires* de Jean Maffre de Baugé, comment l'étude de l'Espagnol était poussée à Sorèze et combien cela lui avait servi par la suite puisqu'il fit la plus grande partie de son service dans l'armée d'occupation en Espagne. Les archives de l'École (du moins ce qu'il en reste) nous montrent que Louis Lucet suivait avec assiduité les cours d'Espagnol.

Plus encore que l'Italie, l'Espagne a été l'origine de nombreux élèves soréziens et là aussi l'influence des Lumières reçues chez les bénédictins les conduisirent souvent vers des positions risquées en faveur des armées françaises d'occupation. Ces *affrancézados*²⁹ payèrent souvent très cher ces opinions avancées. D'autres au contraire combattirent avec succès les armées françaises et le vainqueur du général Dupont à Baylen fut le général Castanos, ancien élève de l'École à qui ce fait d'armes, qui décida de notre sort dans la Péninsule, apporta le titre de Duc de Baylen. Un autre, Don Pablo Fernandez Muñoz qui se trouvait à Sorèze de 1825 à 1828, devint l'époux morganatique de la Reine Marie-Christine.

Histoire et Géographie

Les Bénédictins apportèrent à l'enseignement de l'Histoire toute leur science et leur idée de rigueur. Dom Devic qui devait s'illustrer par son *Histoire du Languedoc* écrite avec Dom Vaissette, restera un modèle et fut le premier élève de l'École. S'il n'enseigna pas à Sorèze il fut baptisé dans le village. Le curé Cros note dans les registres paroissiaux : « ...*Et le troisième dudit mois (d'octobre) et an (1682) commencèrent à aller en classe : Antoine Cros, Pierre Basset dit Lartusié et Claudio Devic de cette ville. Dieu veuille qu'ils y profitent beaucoup pour la gloire de Dieu* ».

Sous la Révolution l'histoire servit à développer le patriotisme, soit directement par les faits soit par l'intermédiaires des mythes de l'antiquité. D'ailleurs l'histoire romaine prit un peu le pas sur les autres parties. Ainsi l'anecdote rapportée par Marbot³⁰. L'Empire développa au maximum cet engouement à une époque où chaque citoyen se voyait acteur d'une Histoire en train de s'accomplir dans un mouvement que l'on croyait irréversible. En 1833 nous voyons les deux frères Lucet y obtenir des places importantes.

Statistique

Je n'ai pas pu retrouver à quelle date ces cours de statistiques ont fait leur apparition. Sans doute virent-ils le jour au moment de la première Restauration lors de la prolifération des Concours, des Comices Agricoles et des premières études Economiques.

Histoire Naturelle

Son enseignement remonte à l'année 1775 dans le but de donner aux élèves une idée concrète de la Nature et pour cela un Musée fut commencé qui dura jusqu'à la guerre de 1914 environ et tomba par la suite dans l'abandon le plus complet puisque j'assistai en 1940 à sa destruction complète pour convertir son emplacement en salle de jeu pour les Collets Rouges. Sous la direction du Père Girard, avec quelques camarades nous avons essayé de sauver de la poussière quelques animaux naturalisés, une autruche déplumée, un aigle borgne entre autres, ainsi que des livres d'Histoire Naturelle. Les restes de la Bibliothèque contenaient encore si j'ai bonne mémoire des vieux portulans et des Atlas plus récents. Je crois que le Père Girard avait établi un inventaire de tout ce mobilier avant de le disperser ou de détruire ce qui n'avait aucune valeur.

Il faut mettre aussi dans cette Rubrique l'Agriculture et l'Arpentage dont on sait que les élèves apprenaient des rudiments en allant s'exercer sur les terrains agricoles des alentours³¹. Beaucoup d'élèves laisseront leur nom dans une science qui acquit ses lettres de noblesse dans la première partie du XIX^{ème} siècle. Parmi eux il est temps de remettre à sa juste place Théodore Denille comme créateur de l'enseignement agricole en France. Cet ancien sorézien (1814-1818) devenu polytechnicien, major de sa promotion, fut obligé de quitter l'armée pour raison de santé. Il racheta près de Villasavary le domaine de Besplas qu'il transforma en ferme école. Le 22 avril 1847 il obtint l'autorisation d'y ouvrir un établissement *pour former de bons métayers, maîtres valets ou contremaîtres [...] propres à hâter le progrès de l'agriculture*. Un an plus tard un décret ministériel demandait qu'une ferme école du même modèle que celle de Besplas soit implantée dans chaque département. L'enseignement agronomique venait de naître en France.

Mais en dehors de ces agronomes connus, il faut signaler l'impact considérable que put avoir sur ces enfants de propriétaires terriens, moyens ou grands, l'étude des méthodes modernes d'amélioration des plantes et des animaux. Beaucoup furent des propagateurs de techniques nouvelles et l'on peut citer quelques noms. En feuilletant les pages des *Soréziens Du Siècle* on est ravi de voir presque à chaque page, dans des biographies sommaires de personnages oubliés, qu'ils furent des *agronomes avertis*, de *remarquables agriculteurs ayant marqué leur région* ou même *d'auteurs de traités d'agriculture ou de science agronomique* comme Henri Mares, de Marseillan qui publia en 1892 la superbe et première *Ampélographie* qui devait par la suite ouvrir la voie à bien d'autres. Je ne puis m'empêcher de citer aussi, pour le plaisir, Henri de Combettes de Caumont, arrière-petit-neveu de Dom Vaissette qui, dans le même ouvrage, bénéficie du titre magnifique et délicieux de *collectionneur de camélias et de sélectionneur de figuiers*. Dans notre famille, les domaines que gèrent des anciens élèves comme Frédéric Granel à Gourgazaud ou François-Anne Vidal, à Tholomiers, restèrent des modèles d'une économie rurale bien comprise.

Idéologie et Morale

Que pouvait bien être cette matière ? Sans doute le rudiment de ce que nous appelons désormais la Philosophie. Mais pouvait-on appeler ainsi en 1823, au moment même où Sorèze est dénoncé comme un foyer d'irrégion, un enseignement dont le nom même sent tout le soufre des Lumières et demeure encore synonyme d'athéisme ? Peut-être le professeur reprenait-il le *Système des Compensations* d'Azaïs, né à Sorèze et ancien élève de l'École dont le livre faisait fureur quelques années avant ? De toutes façons, à cette époque, aucune autre université en France, et dans bien des pays d'Europe, ne se serait avancée à inaugurer des cours dits de Philosophie, à moins qu'il ne s'agisse d'une philosophie scolastique comme celle existant dans les séminaires et enseignée en latin. Dans les pièces justificatives nous pouvons voir que les frères Vidal et Lucet y avaient obtenu une mention élogieuse.

Mathématiques : Arithmétique-Géométrie-Algèbre

Les mathématiques firent leur apparition dans l'enseignement sorézien dès le début de la réouverture de l'École (1758). Pour la période où arrivèrent les premiers Lucet et Vidal soit le Directoire et le Consulat, le professeur le plus en vue fut Nicolas Rémi Paulin. Après avoir professé avec succès dans la chaire de mathématiques et de Fortification à l'Académie militaire d'Avila en Espagne où l'avait attiré le général O'Reilly, il vint à Sorèze sur les instances de Dom Despau, directeur de l'École et lui-même professeur de mathématiques. C'est lui qui le premier conçut l'idée d'appliquer aux arts et à l'industrie les principes de la Géométrie et pour cela de chercher une représentation mathématique exacte des figures de l'Espace pour les dessiner. Il écrivit pour cela son *Essai sur le dessin Géométral*³² qui servit beaucoup aux élèves de l'École mais ne fut jamais publié ; il devançait dans le temps la célèbre *Géométrie Descriptive* de Monge. Ce fut lui qui prépara les premiers Soréziens à l'École Polytechnique³³, créée en 1794 par la Convention. Son fils aîné Jules-Antoine³⁴ qui devait devenir plus tard général et baron, y fut reçu en 1798. Il avait eu l'honneur d'être examiné à Toulouse par Monge. Cinq autres soréziens furent admis en même temps que lui : Foulquier, Guiraud, Gleize, Grenouilleau et Desailly³⁵, mais le premier sorézien admis à l'X fut François Marie Martial Mescur de Lasplanes qui entra à Polytechnique l'année même de sa fondation en 1794. Cette liste continuée dès 1803 par deux autres soréziens ne cessa de se poursuivre tout au long du siècle. Dans notre famille les deux frères Lucet (cf. chapitre sur Cosette) y furent admis dans les années 1835. Mais le plus célèbre, dans notre parentèle, est sans contestation L.Chambrelenl contemporain des trois frères Lucet à l'École et à l'X, dont les travaux sur l'aménagement des Landes préparant l'établissement de l'immense forêt, et les problèmes d'irrigation dans le Midi restent inégalés. L'ouvrage récent *En Cercà d'Elisa* des frère Ramond³⁶, tous deux anciens élèves de l'École, écrit en occitan trace le parcours de nombreux polytechniciens anciens élèves et montre surtout combien Sorèze devint en France le foyer le plus actif du mouvement saint-simonien, juste après la capitale.

Commerce

Cet enseignement du commerce dans un collège d'Ancien Régime, débutant en 1792 était non seulement une grande première mais encore une incongruité supplémentaire, si l'on se souvient de quels opprobres étaient chargées, à cette époque, les professions commerciales interdites à la classe noble. Dans le reste de la France le commerce ne fut enseigné que près de cent années plus tard et l'École des Hautes Etudes Commerciales ne fut fondée qu'en 1881 à Paris. Dans le discours des Exercices de 1787 on sent que l'idée est déjà dans l'air du temps : *l'École est une enceinte où s'évanouissent toutes les distinctions..... on ne s'informe pas de celui qui est le premier dans le monde, mais de celui qui est le premier dans sa classe ; de celui dont les parents ont le plus de revenus, mais de celui qui a le plus de mérite et de talents. Le Duc hargneux est haï et honni tandis qu'on s'empresse autour du Marchand aimable* ³⁷. Mais c'est en 1792 que Dom Ferlus pourra mettre en application son système d'enseignement et permettra aux futurs marchands d'être non seulement *aimables* mais aussi très performants dans les affaires. C'est dans notre École que va étudier celui qui fut le premier des économistes de notre temps : Frédéric Bastiat. Entré à Sorèze en 1817, la même année que notre arrière-grand-père J.A. Frédéric Granel, il y fit des études brillantes et obtint le prix de Poésie qu'il voulut partager avec son cher ami Calmettes. Ses articles sur le Libre Echange dans le *Journal des Economistes* lui assurèrent tout jeune une gloire durable et le firent choisir comme Représentant du Peuple en 1848, ainsi que Lacordaire et notre arrière-grand-oncle François Anne Vidal, son ancien à Sorèze. Ses textes sont toujours une joie à lire et, bien que traitant de sujets austères, restent marqués de la plus parfaite maîtrise de notre langue. Henri-Frédéric Amiel dans l'immensité de son merveilleux *Journal Intime* nous glisse incidemment cette petite note : *Jeudi 5 juin 1856 ; Passé deux jours à la campagne* (près de Genève la ville où il professait à l'université), *fort agréablement, avec Camoëns, Shakespeare, Poë et Bastiat pour compagnons de chambre*. L'ancien Prix de Poésie de Sorèze se retrouvait là en bien élégante compagnie !

Fortification. Perspective.

L'art militaire fut enseigné aussi très tôt à Sorèze mais prit beaucoup d'extension avec la transformation du Collège en École Militaire par Louis XVI en 1776. L'art des constructions et des fortifications fut enseigné par le beau-frère de Nicolas-Rémi Paulin, Nicolas Sanson issu d'une très longue lignée d'officiers du génie remontant à un autre Nicolas, géographe et conseiller d'Etat du Roi Louis XIII. Pour que les élèves puissent travailler sur du concret, des modèles de fortifications furent construits dans le fond du parc de l'École On ne retrouve pas dans les archives de l'École des notes de nos parents dans ces matières avant 1831 où un Lucet va y briller en Fortification-Géométrie descriptive et coupes de pierre. (*Cf in fine* pièces jointes).

Ecriture et Lecture- Déclamation

C'est un art difficile que la lecture disait Frédéric Amiel ³⁸ et il faut bien penser que tout au long des XVI ème et XVII ème siècle, chez les jeunes enfants son apprentissage se faisait en général en latin. Les Bénédictins avaient supprimé

dès les débuts de leur enseignement ce carcan pénible et le français régna désormais en maître jusqu'aux Humanités.

Musique Vocale et Instrumentale

Sorèze est une École Militaire certes ! Mais pour trois professeurs de mathématiques il y a dix professeurs de musique, quatre de dessin et quatre maîtres à danser ! En 1792, en pleine Révolution le collège comprenait :

- Un maître de hautbois et de flûte : Mr.Barba
- Trois maîtres de violon : MM. Becque, Grassi et Janin
- Cinq maîtres de musique : MM. Trille, Vidal, Gouzi, Dardeau et Carlo-Batagliny.
- Un maître de cor : Mr. Fay.

Soit en tout dix professeurs de musique pour environ 450 pensionnaires. Dans la note mise en pièce justificative en fin de chapitre on peut voir des Lucet et des Vidal briller l'un dans l'étude du Violon, les autres dans le chant choral.

Equitation-Exercice Militaire-Armes.

Sous l'Ancien Régime et pendant la période révolutionnaire ainsi que sous l'Empire, les exercices militaires étaient pris au sérieux, beaucoup d'élèves étant là pour préparer une admission dans l'armée. Deux petites anecdotes racontées par le Commandant Maffre ³⁹ illustrent combien cette partie de l'enseignement était connue de tous. Lors de son engagement volontaire dans l'Armée le jeune Jean Maffre de Baugé trouve quelques difficultés pour son agrément « ...*Le capitaine hésita d'abord pensant que je ne savais pas encore assez l'exercice pour faire le coup de fusil, mais se rendit à mes instances quand je lui dis que j'avais achevé mes études au collège militaire de Sorèze et fait l'exercice pendant plusieurs années* ». Son expérience sorézienne des armes lui fut encore plus nécessaire lors de son premier duel dans l'armée d'Espagne. Le major ayant appris qu'il avait blessé son adversaire le convoqua et lui demanda pourquoi il avait pris la place d'un de ses camarades qui avait été insulté. « *Je lui dis alors que peut-être mon camarade ne se sentait pas en état de se défendre, tandis que moi, je connaissais le maniement du fleuret parce que j'avais appris à faire des armes au collège de Sorèze où j'avais fait mes études* ⁴⁰. Le major le félicita et l'histoire ne se termina pas là, car l'aura de la bonne École lui servit encore pour la suite de l'histoire. Laissons-lui encore une fois la parole qu'il manie avec, il faut bien le dire, un brin de vantardise toute méridionale. « *Jugez quelle fut ma surprise, au lieu d'aller en prison comme je m'y attendais, de voir la tournure que mon affaire prenait : Maintenant, nous dit-il jeunes gens, asseyez-vous là. Voilà une plume, écrivez quelques phrases pour que je voie votre écriture, parce que plus tard nous pourrons faire de vous autres des fourriers.[...] J'écrivis cette phrase : le théâtre dit Voltaire, est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs et pour les polir* » ⁴¹. Devant tant d'érudition le major le félicita encore une fois et lui donna l'avancement promis.

Dessin-Peinture-Danse

La danse était considérée comme un élément majeur de l'enseignement destiné à des enfants qui devaient avoir par la suite une vie mondaine nécessaire.

Nous voyons qu'en 1823 notre arrière-grand-père Frédéric Granel *travaille bien* dans cette matière et en *profite*. Jean Maffre de Baugé, encore lui, nous raconte, avec beaucoup de sensibilité et un peu de nostalgie, comment grâce à ses talents de danseur, il a pu briller plus tard dans les salons d'une Barcelone occupée. Il en rejette d'ailleurs tout le bienfait sur l'enseignement du Collège : *J'ai déjà dit les soins que l'École de Sorèze consacrait à notre éducation mondaine* ⁴². Il signale aussi *qu'il jouait souvent la comédie sur le théâtre de l'École et qu'il était toujours dans les ballets qu'on y donnait*.

Il ne faut pas oublier que déjà sous l'Ancien régime les moines mauristes de Sorèze menaient une vie, si l'on peut dire ainsi, mondaine. Leur appartenance à un corps professoral les obligeait à des fréquentations nombreuses de parents d'élèves ou de personnalités régionales dont ils attendaient de l'aide pour le maintien ou la progression de leur École. On recevait beaucoup dans le Salon Bleu et le Salon des Gobelins.

Nage

L'École de Sorèze a toujours eu une piscine de près de 100 mètres de long. Celle qui existe encore de nos jours date de l'époque de Dom Despaux avant la Révolution. Elle est alimentée directement par le ruisseau qui vient de la Montagne Noire voisine et ses eaux sont si fraîches que les premiers bains n'étaient pas supportés par tous les élèves. En l'An IV Marcellin de Marbot nage pendant plus d'une heure sur une longueur de deux kilomètres (soit 20 fois la longueur du bassin) et remporte la première couronne. C'est en effet sur la durée et sur les épreuves de force consistant à remonter du fond de l'eau des matériaux très lourds que les élèves étaient jugés. Le jeune Paulin nous avoue dans ses *Mémoires* : *je nageais très bien, mais trop faible pour un long exercice, un jour je me trouvais mal et perdis connaissance après avoir remporté le prix de natation du collège*.

Les prix attachés aux exercices de natation semblent avoir perduré jusque dans les années 1860. Par la suite la nage fut considérée comme un simple délasserement non obligatoire.

Les Exercices

C'est le nom que portaient les examens de fin d'année ayant lieu vers la fin du mois d'août. C'était une immense fête animée chaque soir par des représentations théâtrales que venaient présider les plus hautes personnalités, généraux, députés, préfets et hommes célèbres. L'École était ouverte à tout le monde et les examens avaient lieu en public. Seules les grilles des portes qui menaient aux dortoirs et aux cellules de élèves était abaissées, nous racontait le RP Lamolle.

Le Père Lacordaire et l'Enseignement après 1855.



L'abbé Lacordaire était, à cette époque [1828-1830] où j'eus l'honneur de me trouver en communication de principes religieux et politiques avec lui, un jeune prêtre qui avait passé du barreau de Paris au séminaire de Saint-Sulpice. Il avait fait après son stage, trois mortelles années de théologie ; il sortait de là plein d'idées entrevues et d'instincts tumultueux. Acre, perçant, subtil, voilà pour son esprit. Des yeux noirs pleins de feu, des traits délicats et mobiles, pâle d'une pâleur cénobitique et malade. Des contours secs, maigres, vigoureusement dessinés. Voilà pour la figure. Alexandre DUMAS⁴³

Il était dans le destin et la logique des choses que Lacordaire devienne l'héritier et le successeur des Frères Ferlus pour prendre la direction de l'École de Sorèze. Comme Lamennais dont il fut un moment l'ami et le disciple, Lacordaire

se sent l'héritier de la Révolution et des idées égalitaires. En 1839, il écrit à son ami Montalembert, pourtant issu de la noblesse la plus ancienne et récemment nommé pair de France pour succéder à son père : « **1789 et 1830 ont été le salut de l'Église en détruisant cette vieille société aristocratique qui avait fait le protestantisme et le gallicanisme et dont les débris irrités les soutiennent encore ; et si la démocratie moderne est souillée jusqu'à présent de bien des préjugés, elle le doit au régime précédent dont elle a eu le malheur de sucer le lait** ⁴⁴ ». Quelques lignes plus loin il ajoute même, et l'on comprend que son ami ait eu parfois des envies folles de rompre avec lui : *Ce que tu as déjà souffert sans le vouloir dans l'opinion pour ton goût aristocratique, est immense ; mais le jour où tu formuleras un système analogue, tu ne seras plus rien[...] parce que l'aristocratie est une cause dont le songe n'existe même plus, et par conséquent ridicule [...] C'est une cause antichrétienne, et par conséquent absurde pour toi qui a consacré ta vie au christianisme.* Il termine cette petite mercuriale par une envolée superbe où l'on sent toutefois percer l'estime qu'il nourrit pour Chateaubriand : *Si le goût dépravé de l'aristocratie l'emporte chez toi sur tout, eh ! bien, il te reste un parti conséquent à prendre : Fais-toi gallican, réconcilie-toi avec le faubourg Saint-Germain, entreprends le voyage de Goritz*⁴⁵. *Du moins tu auras l'honneur de servir des ruines, et quand on le fait en conscience, on y acquiert le mérite chevaleresque que donne la fidélité à ce qui s'en va...*

Arrêtons-nous un moment sur cette personnalité hors du commun et si souvent mal comprise même par ses fidèles, ses amis les plus proches voire ses anciens élèves.

On peut dire que l'idée majeure du Père Lacordaire de vouer sa vie à l'éducation remonte fort loin. Exactement au moment où il peut se rendre compte pour la première fois combien sa voix éveille des harmoniques insoupçonnées dans le cœur des adolescents qui l'écoutent avec admiration. C'est l'époque (1828) où son supérieur direct l'archevêque de Paris Mgr de Quelen le nomme aumônier du Lycée Henri IV. Il y apprend, aussi, à se heurter à une administration étatique que la Restauration a héritée de l'Empire d'où dès le départ l'idée va germer qu'une séparation doit être établie entre l'Église et l'État souverain, quel qu'il fût. Cette vocation d'enseignant va grandir avec les années et au moment du procès de *l'Avenir*, quand on demande à Montalembert et à Lacordaire quelle est leur profession, ils répondent sans se concerter : *maître d'École !* Toutefois il ne fut vraiment convaincu de sa vocation qu'au moment où en 1832 il fut nommé sous la pression d'Ozanam auprès de l'Archevêque de Paris, maître de conférences pour la jeunesse universitaire au Collège Stanislas. Pour la première fois peut-être il se sent en accord avec lui-même quand il parle aux jeunes étudiants. Après une de ces homélies, il écrit à Montalembert : *Il y avait beaucoup de jeunes gens étrangers et plusieurs élèves de l'École Polytechnique. Je n'ai pas été mal content de moi : je suis toujours à mon aise avec la jeunesse*⁴⁶.

Il y captiva des foules enthousiastes et, mieux encore, il pouvait voir au premier rang pour boire ses paroles Lamartine, Chateaubriand, Alexandre Dumas et Victor Hugo⁴⁷ ne manquant pas une seule de ses homélies.

Il s'y attira aussi, par son génie, de nombreuses inimitiés dans les milieux conservateurs que ses opinions proches de l'Abbé de Lammenais révoltaient. « *Les uns en voulaient à ses opinions les autres à son talent* » écrit justement Alexandre Dumas. Très tôt est donc venue dans son esprit la sensation que son apostolat ne pourrait s'accomplir que dans le silence d'une retraite. Il pensa s'exiler dans les forêts d'Amérique sur les traces des Natchez où le clergé très

démocratique des Etats-Unis le séduisait, mais peu à peu il comprit qu'il serait plus efficace en France. Cependant avant d'en arriver à l'*exil* sorézien, il faudra attendre encore une vingtaine d'années, passer par la formation dominicaine et aussi la lutte politique, sans doute le meilleur moyen pour forger le caractère et apprendre à ne pas trop se blesser aux épines de la vie.

Quelques années plus tard à Notre-Dame où il y avait tant de monde que les places étaient retenues en avance il proclamera haut et fort : *Je suis citoyen du temps à venir ! Le Temps à venir ...* quelle magnifique définition de la jeunesse. En se réfugiant à Sorèze il tendra de toutes ses forces à s'identifier à ce groupe. C'est à n'en pas douter cet appel de la jeunesse qui lui fera choisir l'ordre de saint Dominique. C'est à Rome qu'il a pu développer ses idées et trouver un écho favorable qui le déterminera à choisir cet ordre Prêcheur. Dès le départ il met au net ses desiderata avec le Général des Dominicains de Rome. Il écrit ainsi le 27 août 1838 : « *Nous retournerons en France après un an de noviciat, moi étant Vicaire général de l'Ordre et ayant carte blanche. Nous ferons toutes les modifications nécessaires pour la France ; nous pourrons même fonder des collèges pour l'éducation de la jeunesse avec exemption de l'Office public pour les Pères qui sont occupés dans les collèges, ce qui est une grande nouveauté*⁴⁸ ». Cette perspective le remplit alors d'une joie profonde.

Il dit même dans une lettre légèrement ultérieure : « *dans un an nous franchirons les Alpes avec l'habit de dominicain* ». Cela n'est pas un vain propos mais il mesure déjà la difficulté que cela pourra avoir dans un pays déchristianisé où certaines libertés essentielles ont disparu depuis la Révolution..

L'Habit fait le Moine.

Ce qu'il veut c'est imposer cet habit une fois pour toutes et son élection en 1848 comme Représentant du Peuple lui donnera l'occasion de le faire dans le lieu le plus impensable qui soit : la Chambre des Députés. Il a la prescience que s'il est admis là, personne ne pourra plus le contester ailleurs. Le 13 mai 1848 il se présente dans son majestueux habit blanc et noir devant une Assemblée fébrile et houleuse. Il n'a pas encore demandé la parole que déjà Portalis se lève et gronde : « *Nous avons dans notre Assemblée des hommes qui, autrefois, n'auraient pas osé se présenter dans un costume que la loi a prohibé*⁴⁹ » ! Lacordaire se lève alors et bien qu'il n'ait rien préparé, il répond avec fougue. Dans cet hémicycle bondé, sa voix porte haut et touche non seulement les députés mais aussi tous les spectateurs des tribunes qui entourent la salle. Lacordaire se sent soutenu par la foule. Déjà sur la route de Sienna au moment du choix décisif de sa carrière monastique il avait été si fortement frappé de la phrase de Cicéron : **Non est magnus orator sine multitudine audiente**, qu'il en avait fait part à son amie Mme Swetchine⁵⁰.

Il sait qu'en politique il ne faut jamais chercher à biaiser : Rien *n'est accablant pour l'habileté comme la rudesse d'une conscience qui va droit*⁵¹. Sa réponse sera donc brève, non entièrement consignée par le scribe mais on sait qu'il fit passer un souffle de liberté considérable, car Lacordaire siège tout à gauche de l'Assemblée et que Portalis est justement une de ces figures emblématiques d'un juste milieu voltairien que la Révolution de 1848 se propose

d'abattre. Il sera largement applaudi et sait que désormais personne ne contestera plus son habit blanc. Pourtant Portalis ne veut pas baisser sa garde et conclut : « Bon ! *Nous acceptons les hommes et leurs costumes. Mais ! Qu'on ne s'y trompe pas et qu'ils ne s'imaginent pas qu'en entrant dans cette Assemblée, c'est un piédestal que nous leur avons élevé pour s'emparer du pouvoir !* ».

Pour lui cette séance à la Chambre des représentants du Peuple, le 13 mai 1848, contient une charge d'émotion sans doute encore plus forte que celle de la journée du 9 avril 1839, celle tant attendue de son entrée chez les Prêcheurs dans l'église de la Minerve à Rome. C'est bien en réalité une deuxième prise d'habit. Il y en aura une troisième quelques mois avant sa fin mais j'en reparlerai plus tard.

Ce pouvoir dont Portalis lui reproche de vouloir s'emparer, il n'en veut à aucun prix. La séparation de l'Eglise et de l'Etat reste pour lui la clé de toute liberté religieuse. Ses amis ne le comprennent pas. Il va plus loin que la déclaration de Dumas, il ne veut pas d'un état religieux. Ce qu'il recherche avant tout, c'est la liberté religieuse pas le pouvoir ni la dépendance. C'est pour cela que les Lois de Monsieur Combes amenant les expulsions des Congrégations, quarante années plus tard, lui auraient été insupportables, comme elles le furent pour un bon nombre de laïcs. Cette séparation déchirante au début du XX^{ème} siècle, un ancien élève de l'École va la commenter sobrement. Son témoignage a d'autant plus de poids qu'il fut par la suite ministre radical de l'Instruction Publique d'une République qui n'avait pas encore perdu ses oripeaux d'anticléricalisme primaire. Ecoutons encore une fois Jean Mistler : *A la distribution des Prix dans la Grande salle des Fêtes qu'ornent les bustes de plâtre de tous les anciens élèves qui ont laissé un nom depuis deux siècles - beaucoup de généraux et pas un écrivain - le Prieur, le R.P. Baudouin nous fit ses adieux, puis il embrassa longuement le drapeau de l'École, de grosses larmes roulaient dans sa barbe grise et sur la soie du drapeau. Tout le monde pleurait dans la salle et les vieux domestiques qui étaient nés à l'école et n'étaient plus sûrs d'y mourir répétaient : « Mon Dieu, voir ça ! Voir ça ! »*⁵²

En contrepoint de cette scène émouvante je me souviens de la fête de sainte Cécile du 22 Novembre 1940 ou dans cette même salle des Bustes, maître Pierre Delaude, avocat brillant à Narbonne et ancien élève fidèle, saluait le retour des dominicains dans leur robe blanche en amenant sans doute autant de larmes chez tous les assistants, élèves, professeurs et domestiques.

Comme s'il avait prévu tous ces tristes allers et retours de l'histoire, le Père Lacordaire s'est forgé depuis longtemps une idée maîtresse qui ne le quittera jamais et le fâchera avec bien des amis, dont son très cher Montalembert, et ne sera bien souvent ni admise ni comprise par ses anciens élèves, ni même ses successeurs dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il faut absolument que les destinées de l'Eglise et de l'Etat soient complètement séparées : « ***Il faut affranchir l'Eglise de l'Etat, le reste est un détail immense***, car pour lui, comme pour Rousseau (qu'il cite d'ailleurs à ce propos) ***le Peuple a toujours raison***⁵³ ». La liberté ne peut s'obtenir qu'à ce seul prix. La liberté de la Presse et la liberté de l'Enseignement découleront alors comme de source de cette séparation. L'erreur la plus profonde de l'Eglise remonte aux tout premiers siècles quand elle est devenue l'instrument de l'Empereur Constantin 1^{er}. Elle en souffre encore après deux mille ans d'Histoire car l'Eglise n'est devenue qu'une simple spéculation aidée par la Propagande (Labarum). Tous les schismes ultérieurs sont nés de cette alliance. Ces idées tout à fait politiquement incorrectes ne pouvaient qu'apporter des mésaventures au père Lacordaire.

Pour ce qui est des liens de la Religion avec la politique et le pouvoir, la position du Père Lacordaire fut encore plus tranchée que celle des deux Frères Ferlus. *C'est un crime d'unir la cause de Dieu et de son Eglise à un parti politique quelconque, soit monarchiste, soit aristocratique, soit démocratique*⁵⁴, écrit-il à son ami Montalembert de son couvent de la Quercia dans le Latium où il réalise son noviciat dans l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Même les deux Concordats, surtout celui de 1516, sont pour lui une aberration car ils ont fait de l'Eglise non pas une fille majeure mais une servante soumise. Dans son esprit il serait même plus indulgent pour celui de Bonaparte, car il n'était qu'une transition en douceur permettant d'oublier une période de terreur absurde. Cette prise de position lui a mis tout de suite à dos la presque totalité d'un clergé légitimiste et gallican : Quelen, Frayssinous, Dupanloup prennent peur et trouvent que *Lacordaire a mal choisi le moment*. A cette opposition viendront se joindre la partie gouvernementale de Louis-Philippe, voltairienne et persuadée qu'il est plus moderne de garder une église en laisse qu'en liberté. Dans un article virulent le *Constitutionnel*, journal de Monsieur Thiers, se montrera particulièrement agressif⁵⁵. Il sera donc honni des deux côtés, à droite car jugé trop révolutionnaire, à gauche comme ayant eu raison trop tôt. Il répondra aux deux parties à sa façon, par des phrases brûlantes de foi et de sincérité, rapportées avec admiration par Alexandre Dumas dans ses *Mémoires*⁵⁶ : « *Nous n'avons point d'arrière-pensée, nous n'en eûmes jamais ; notre parole c'est toute notre âme. Espérant donc en être crus, nous dirons à ceux dont les idées diffèrent sur plusieurs points de nos croyances : Voulez-vous sincèrement la Liberté Religieuse, la Liberté d'éducation et dans l'ordre civil et politique, la liberté de la Presse qui, ne l'oublions pas est la garantie de toutes les autres ? Vous êtes des nôtres et nous sommes des vôtres aussi !* » Comme toujours Lacordaire se sent porté par la partie moderne de l'opinion et même aussi par le pape⁵⁷.

Quand on lit la merveilleuse correspondance de Lacordaire, on est tout de suite saisi par le thème central de sa réflexion permanente qui va sous-tendre toute sa vie intellectuelle et religieuse: Il faut affiner pour soi et pour les autres des idées cohérentes et saines. « *Si la France, écrit-il*⁵⁸, *était gouvernée par des idées au lieu de l'être par des intérêts elle aurait un magnifique rôle à jouer* ». Il reviendra maintes fois sur ce thème car la vie lui avait appris que même les meilleurs des hommes abandonnent leurs idées dès que celles-ci se mettent en opposition avec leurs passions ou leurs privilèges. Sa longue brouille avec son grand ami Montalembert, malgré l'immense chagrin qu'elle va susciter, viendra de ce divorce entre leurs choix de jeunesse que ce dernier n'avait pu ni su assumer jusqu'au bout. A ses élèves il répétait souvent : « *Sachez vouloir et vouloir fièrement. Ayez une opinion !* ». Cette obsession il la tenait certainement de Lamennais qui disait sans cesse : « *Ce qui s'use le plus vite en nous c'est la volonté !* » et pour cela il tient pour certain que l'idée est le ressort principal de notre volonté d'agir.

Cette réflexion constante sur les problèmes de l'Education des jeunes gens, le Père Lacordaire va profiter de son long séjour à Sorèze, d'où il ne s'évadera que bien peu de fois, pour les mettre en pratique. Le 26 décembre 1858 il écrit à Montalembert : « *En me cachant dans un collège au fond d'une campagne j'ai obéi à une sorte d'instinct que je crois sûr* ». .

Tout en gardant le vieil esprit ferlusien et même certaines orientations voulues par les moines mauristes, il va amener une transition douce vers un

enseignement plus moderne qui va se continuer sans grands changements jusqu'à la fermeture de l'École en 1992.

Les changements apportés dans l'enseignement

Si on se souvient comment le Cdt Maffre de Baugé rend compte dans ses Mémoires de son entrée à Sorèze en 1799, il est intéressant de voir comment, dans un texte similaire, un autre élève parle de son arrivée près de soixante années plus tard. Maurice Sabatier ⁵⁹ qui fut un très grand ami de notre grand-père Armand écrit dans son livre : *« Nous venions pour la plupart d'établissements où nous avions connu une discipline, un directeur ou un proviseur, un aumônier dans un contact assez uniforme avec les exigences de toute vie de collège. Nous n'avions aucune idée de ce que pouvait être un collège dirigé par un Fénelon ou un Bossuet. A peine avions-nous passé le seuil, que nous étions saisis par une éloquence qui gouvernait tout. Une parole tour à tour grandiose et familière, émouvante et souriante, nous prenait dès l'entrée, nous enveloppait comme d'un vêtement ou d'un réseau, ponctuait en quelque sorte toutes les heures de notre existence, entraînait tantôt violente, tantôt insinuante dans tous nos actes ».*

Sous le Père Lacordaire, le régime des congés était un peu plus large ; environ un mois, du 15 août aux environs du premier octobre était accordé aux pensionnaires pour aller dans leurs familles. Dans sa lettre du 4 octobre 1860 (cf. document annexe N° 3, lettre II, page 50), le Père Lacordaire consent à octroyer à Armand Granel une dispense de deux ou trois jours pour assister au mariage de son frère aîné Saint-Clair ; mais on sent qu'il donne cette autorisation comme à regret et déplore qu'Armand soit obligé pour cela de manquer la date de la rentrée : *Je ne puis refuser à monsieur votre fils, notre élève, les deux ou trois jours que vous me demandez, pour assister aux noces de son frère aîné, tout en regrettant qu'il ne puisse être exact au jour même de la rentrée.*

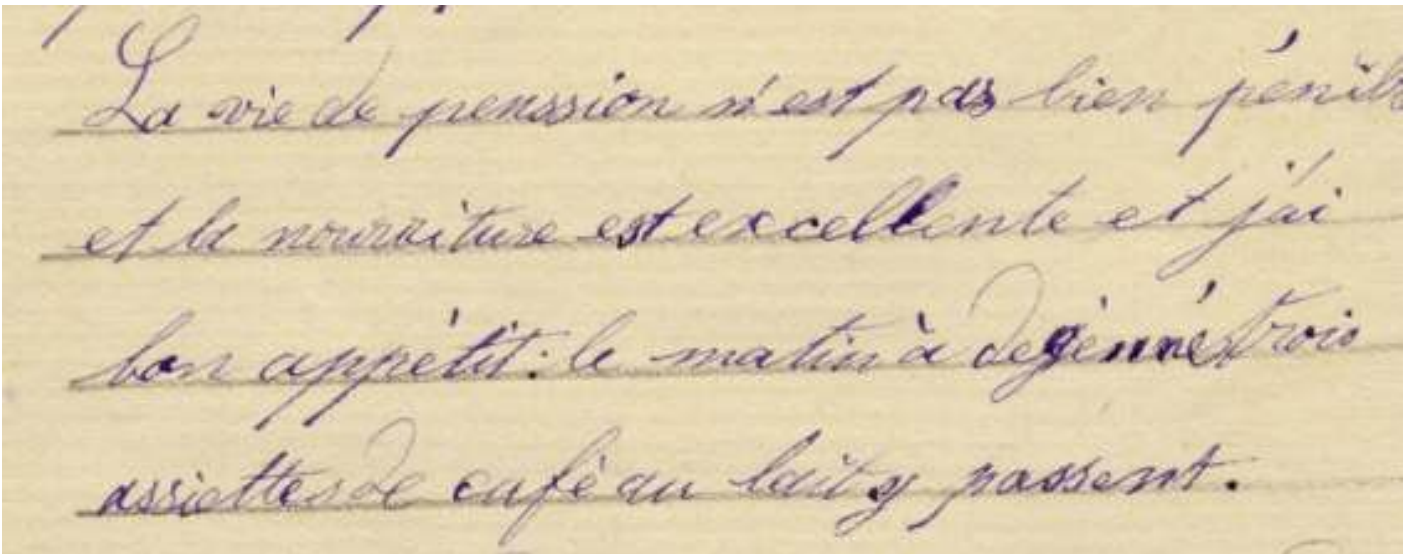
Plus tard le rythme des vacances évoluera suivant le calendrier scolaire officiel des études dans les lycées d'état. Toutefois les Pères dominicains ne favorisaient pas trop les sorties des pensionnaires, les dimanches et jours de fêtes, chez des familles parentes ou amies, car ils estimaient que ces absences brisaient le rythme scolaire et amenaient les enfants à la nostalgie et au dégoût des études. Pendant la guerre et les restrictions de l'Occupation, ils furent bien sûr plus larges et, le pli étant pris, ces sorties devinrent par la suite comme une sorte d'institution, comme si elles avaient toujours eu lieu.

Il y avait de mon temps des petites vacances au moment du Mardi gras, qui duraient environ une semaine. Presque tous les élèves quittaient l'école sauf quelques uns habitant des régions éloignées que les parents ne pouvaient pas venir chercher. Ce fut mon cas et j'appréciais ces quelques jours où seuls une quinzaine d'enfants occupaient en presque parfaite liberté les couloirs et le parc, chacun s'ingéniant à leur rendre la vie plus douce. Etre libre chez soi, dans sa famille c'est une simple habitude mais être libre dans un collège où le reste de l'année on est assujéti à une discipline et des règles strictes, c'est une double liberté très agréable à goûter. Ces quelques jours étaient une fête continuelle où la cuisine abondait en petits plats inhabituels. Il était alors de tradition que les sœurs s'occupant de l'intendance fissent à cette occasion des gigantesques et délicieuses galantines avec les grands paons en liberté dans le parc, agapes dont nous avons bien évidemment notre part

Soucieux du confort moral et physique de ses élèves le Père Lacordaire essaya d'assouplir une discipline militaire qui portait l'égalité à un degré extrême. Pour lui chaque tempérament nécessite un soin particulier et spécifique. Aussi admettait-il parfaitement que certains élèves pussent bénéficier de menus adaptés à leur constitution et à leur goût. Ainsi dans une autre lettre à mon arrière-grand-père au sujet de son fils qui vient de rentrer à l'École, le Père Lacordaire lui signale que son fils Armand pourra bénéficier d'un régime spécial (cf. Pièce jointe N° 2, lettre I, page 49). Il écrit ainsi : *Il ne me semble pas que les particularités de régime auxquelles votre fils est habitué, puissent être un obstacle à son entrée à l'École. On le fera servir selon son goût, qui n'est pas plus coûteux qu'un autre, peut-être moins, et qui n'exercera aucune fâcheuse influence sur ses camarades.*

Cela rentrait dans son idée qu'il fallait que chaque enfant soit bien nourri pour pouvoir s'adapter au collège et y bien travailler. Là dessus il était en pleine conformité de vues avec les anciens bénédictins et Dom Ferlus en particulier qui s'acharna à emprunter ou à vendre des coupes de bois pour payer de la bonne nourriture aux élèves durant la Révolution.

Dans l'extrait de lettre (cf. Iconographie suivante) on voit Henri Granel, fils d'Armand qui vient de rentrer comme pensionnaire en 1891 âgé de 10 ans, écrire à son oncle Stéphane Bertrand d'Azillanet qu'il est tout à fait satisfait de la nourriture qu'on lui donne.



*La vie de pensionnaire n'est pas bien pénible
et la nourriture est excellente et j'ai
bon appétit. le matin à déjeuner trois
assiettes de café au lait y passent.*

Lettre d'Henri Granel –1891

En consultant aux Archives des Pyrénées Orientales le fonds Sire de Vilar (cf.infra), on peut voir en lisant les lettres d'anciens élèves combien la nourriture leur convenait et leur paraissait un élément de confort faisant oublier la douceur de la maison laissée au loin. Je note au hasard. : *la nourriture est bien plus bonne(sic) et bien plus abondante qu'au séminaire (de Prades). Le matin nous avons du lait et du chocolat –je suis content d'être ici ; j'ai passé ces quatre mois sans m'ennuyer un seul moment, ce n'était pas mon habitude au séminaire.- me voici déjà au milieu de l'année scolaire, voilà déjà quatre mois écoulés dans la paix et dans le bonheur- les jours s'écoulent et je ne m'en aperçois pas.*

Pendant les tristes années de l'Occupation, les Pères affolés par les restrictions trouvèrent la même parade que Dom Ferlus pendant la Terreur : acheter des terres pour les faire cultiver. Malheureusement leurs finances étaient moins larges et ne pouvant payer en assignats dévalués ni en coupes de bois comme leur illustre prédécesseur, ils durent avoir recours à la générosité d'anciens élèves plus fortunés pour acquérir la propriété qu'ils convoitaient. C'est ainsi que fut achetée la petite métairie de Cantemarau dans la montagne en dessus de St Amancet et de Dourgne, à quelques kilomètres de Sorèze, pour servir à semer des pommes de terre devenues rares et d'autres légumes indispensables. Ces terres furent pendant plusieurs mois, un des objectifs de nos promenades et je me souviens même d'y avoir conduit, en carriole attelée à une mule de service, le R.P. Audouard (*cf.* photo suivante) notre si sympathique et intelligent père Prieur.



Promenade à Cantemarau. RP Lamolle Censeur et RP Audouard Prieur

De même que la nourriture se devait d'être agréable et saine, la convivialité des repas paraissait aussi nécessaire. Les réfectoires de l'école ont toujours été fort bruyants. A l'inverse des collèges jésuites contemporains, le silence n'était pas du tout une stricte obligation et surtout aucune lecture publique ne nous était imposée. Je me souviens, *horresco referens*, des idioties ingurgitées de force lorsque j'étais en classe de 8^{ème} et de 7^{ème} au Caousou de Toulouse, avec, toutefois, une seule note amusante : un *cinquième*, astucieux et caustique, nous

lisant un récit de la campagne de Russie au moment de l'incendie de Moscou, répéta indéfiniment pendant près d'une demi heure, sans sourciller, toutes les deux ou trois phrases, les mêmes mots éclatants : *Et ils marchaient sur un sol de feu, sous un ciel de feu, entre des murailles de feu. !* A part quelques initiés associés à ce canular, personne ne s'aperçut de rien, pas même le Père qui nous surveillait. Depuis ce jour-là, j'ai compris l'inutilité de ces barbaries imposées, aussi ma joie fut-elle parfaite quand arrivant à Sorèze pour le premier repas, je fus agréablement surpris par les hurlements de mes camarades affamés et des discussions passionnées tout le long du repas.

Depuis les Bénédictins, la conduite des élèves était strictement observée mais il existait une règle d'or qui bannissait de l'École tout mouchardage et délation. Le cas est rapporté maintes fois et Jean Mistler qui en eut à souffrir dans d'autres collèges écrit justement : « *Du vieil esprit dominicain, il restait chez les élèves et les professeurs, et aussi chez plusieurs surveillants le goût de la franchise, l'horreur des cancans et des mouchards. A Sorèze la lâcheté et la trahison rapportaient moins que dans la vie*⁶⁰ ».

L'uniforme qui prit en 1840 environ, la forme qu'il garda avec peu de changements jusqu'à la fin, fut toujours de règle tous les jours, sauf pendant les années de guerre et d'occupation où il n'était obligatoire que les dimanches et jours de fêtes, les Pères ayant beaucoup de difficulté à se procurer du drap marron. Seul le calot de cuir si caractéristique servant à de multiples usages qui était en service depuis la Révolution ayant survécu aux diverses modes resta imposé durant la semaine. Jean Mistler compare sa forme à celle d'un ballon de rugby, cependant mes camarades et moi y voyions plutôt une ressemblance avec le sommet de la colline de Berniquaut dominant le village.

Nous acceptions bien ce costume car il était un signe d'égalité, et ceux dont les parents ne disposaient pas de fortune importante n'étaient en rien dévalués par la tenue des autres. Il était aussi un signal de rigueur et Jean Mistler note combien, plus tard au Lycée de Carcassonne, il regretta le lourd drap du dolman, car dans bien des classes *tout ce qui n'était pas débraillé appelait à la brimade*. Selon lui *l'uniforme militaire imposait une correction d'attitude qui devenait vite naturelle*. Seule, la rigidité du col doublé d'un cercle de celluloïd qui se devait d'être toujours d'un blanc éclatant, était parfois assez lourde à supporter tant elle nous occasionnait des marques douloureuses. Je me souviens que, le cou rouge comme celui de certains coqs, je soupirai alors, regrettant la bonté du Père Lacordaire qui avait choisi pour ses élèves un col large, les trois derniers boutons du dolman restant très élégamment ouverts, comme on peut le voir sur le tableau de notre grand père Armand (*cf infra* à la page 39). A mon époque le dolman rigide nous protégeait comme la carapace d'un crustacé attendant patiemment qu'une mue prochaine (en général bisannuelle) décidée par le tailleur de l'École, permette à nos extrémités de se développer librement.

Cependant à partir du troisième trimestre, au moment des beaux jours, nous portions en semaine une tenue allégée faite de toile kaki souple et moins chaude. Cet uniforme disparut pendant la guerre et je crois qu'il ne reparut jamais plus. J'ignore à quel moment il avait prit naissance.

La pratique des sports physiques continua d'être encouragée ; des salles spéciales furent aménagées ainsi qu'un grand terrain avec des agrès de plein air rentrant dans le cadre de l'ordonnance du parc. Le bassin de natation fut entretenu

et aux beaux jours, les élèves y allaient deux fois par semaine si j'en crois la lettre d'Etienne Sire de Vilar écrite en juin 1860

L'égalité du vêtement ne se traduisait pas par l'uniformité des consciences. Aucune pratique religieuse n'était imposée aux collégiens, ni la confession ni la communion et cela restera la règle même au temps du Père Lacordaire qui écrivait à ce sujet : *il ne faut pas que l'on puisse se rappeler dans la vie qu'une seule fois on a accompli ses devoirs religieux sous l'empire de la contrainte, ou pour obéir à de simples convenances*. Plusieurs fois Lacordaire reviendra sur ces contraintes pour les blâmer, et même sur *les artifices dont profitent certains établissements religieux féminins qui ont un art admirable pour profiter du trouble qui est dans une âme pour l'attirer à prendre une vie nouvelle* ⁶¹. D'ailleurs les élèves de religion réformée furent toujours admis à Sorèze, en général comme externes, sans conditions préalables.

Les homélies dominicales de Lacordaire étaient toujours attendues avec ferveur. Il ne prêchait jamais en chaire, mais auprès de l'autel ou même directement de sa stalle dans le chœur. Sa voix agissait sur les adolescents comme elle avait agi à Notre-Dame car il ne prêchait pas au rabais quand il s'adressait à ses élèves, *en réalité l'éloquence était restée la même, il avait beau être simple, familier, anecdotique la passion oratoire ne s'est jamais apaisée dans ce cœur toujours prêt à frémir ; il prêchait du pied de l'autel et tout d'abord, sa parole était de plain-pied avec son auditoire : puis, peu à peu le ton s'élevait, la voix devenait plus chaude, la parole montait degré par degré, planait au-dessus de nous ; et tout à coup éclataient les grands mouvements qui enlèvent, qui ravissent...[...].Nulle part, ni à Notre-Dame, ni à Saint Sernin de Toulouse, il n'a fait entendre des accents plus sublimes*. ⁶².

Dans ses sermons il faisait allusion quelques fois à certains de ses élèves et la tradition familiale rapporte que ce même Armand Granel fut proprement et gentiment rappelé à l'ordre un certain dimanche, en pleine homélie, pour avoir envoyé quelques vers à l'illustre Victor Hugo.

Notons au passage que Lacordaire était assez insensible à la poésie ou du moins qu'il se méfiait quelque peu de son propre jugement car il savait qu'à certaines occasions il avait pris parti pour les alexandrins des tragédies de Voltaire ce que bien des écrivains ne lui avaient pas pardonné. De plus je pense que l'engouement envahissant des *keepsakes* devait lui être insupportable car faisant trop appel à la mode et à la vanité.

Presque tous les soirs après le repas qu'ils prenaient avec les Pères et les professeurs, les grands élèves appartenant à l'Institut ⁶³ causaient avec le Père Lacordaire pendant près d'une heure, car il privilégiait les contacts directs. Maurice Sabatier nous conte la réception à cet Institut si envié, d'un élève de l'Ile Maurice, pour nous montrer combien le Père Lacordaire savait se montrer aimable en donnant des louanges avec grâce : *Monsieur, lui disait-il, Madame de Maintenon qui a pu avoir un roi à ses genoux, racontait un jour devant des courtisans que, traversant les mers, elle avait passé pour morte et qu'elle n'avait échappé que par une circonstance fortuite à la loi commune à tous ceux qui meurent en mer, d'avoir les flots pour sépulture. Un courtisan lui répondit : « Madame, on ne revient pas de si loin pour peu de choses ! ». Vous monsieur vous n'êtes pas venu non plus de si loin pour peu de chose. Fleur transplantée, bien que vous ayez perdu votre soleil, vous avez, pour nous, gardé votre parfum* ⁶⁴

Si de mon temps le célèbre Institut avait disparu, ce contact avec les Pères avait perduré dans une petite cérémonie dominicale où les élèves inscrits dans le

mois au tableau d'honneur avaient droit après le repas de midi d'aller prendre le café dans ce que nous appelions le Salon Bleu, pour bavarder avec le corps professoral, religieux et laïques, logeant à l'École.

Dans ses conversations avec les enfants revenait toujours le même thème : *Ne soyez pas indifférents, soyez des hommes. Il faut être fidèle à ses convictions quelles qu'elles soient, et à ses amitiés...* Cherchant à être un exemple, il ne voulait pas continuer l'erreur des Pères Jésuites en condamnant ceux qui ne pensaient pas comme lui. La liberté religieuse il la revendiquait bien sûr pour toutes les consciences.

Il tenait avant tout à développer chez les jeunes le goût de la parole, signe d'engagement, plutôt que l'éloquence dont il avait appris à se méfier. Aussi il redonna vie dès qu'il le put aux sociétés littéraires, Petite Académie (Collets Jaunes), Portique (Collets Bleus), Athénée (Collets Rouges), qui offraient aux élèves volontaires l'occasion de s'exprimer en public et de travailler leur discours. Je me souviens combien j'étais angoissé quand, élève de 6^{ème} ou de 3^{ème}, la veille d'une réception, je ne dormais point pour revoir et potasser mon texte d'allocation. C'était une longue tradition qui remontait aux premiers enseignements de François Ferlus dès les débuts de la Révolution.

Dans le même but pédagogique, il y eut toujours un Théâtre à l'École. Nulle autre école avant Sorèze n'avait inscrit dans son programme un cours de Déclamation et d'Expression théâtrale (sauf peut-être chez les Demoiselles de St Cyr au temps de Madame de Maintenon). Ils furent inaugurés en 1792 par Dom François Ferlus, en même temps que les cours d'initiation au Commerce, ce qui là aussi est une des grandes premières en avance de près d'un siècle

Quand il prendra la direction de l'École une trentaine d'années plus tard après Raymond Dominique Ferlus, le Père Lacordaire va amorcer un tournant dans l'orientation des programmes en faisant retour vers un cursus plus classique et plus littéraire. Les mathématiques y garderont, certes, une place importante mais les exercices militaires ou paramilitaires sont abandonnés, à part quelques manèges d'armes pour un peloton d'apparat qui sera en activité jusqu'à la fin, mais ne seront plus notés.

Comme le montre un bulletin d'Armand Granel de 1855 (*cf.* image suivante), la Religion apparaît désormais en premier. En revanche la Santé rétrograde. En 1855 la Philosophie ne se manifeste pas encore mais cela ne va pas tarder. Les rudiments du Commerce sont toujours d'actualité mais la Danse n'est plus considérée comme un art d'agrément car elle n'est plus au programme, même facultative.

De même que Dom Fougeras et Dom Despaux au siècles des Lumières avaient rompu avec l'enseignement des Jésuites en abandonnant le latin en tant que matière principale, donnant un but plus scientifique aux études, Lacordaire lui, en rupture avec les directives du pouvoir et l'orientation des principales universités d'Europe, réintroduit dans les Humanités des cours de Philosophie non scolastique enseignée en français et non en latin. En 1859 lors d'un discours prononcé à la Distribution des Prix il développe son programme et conclut son discours en disant *qu'il fallait à tout prix, relever à Sorèze les études philosophiques presque entièrement disparues des écoles françaises*. C'était encore là une sorte de rébellion que de se montrer du côté des opposants au Prince Président, devenu un Empereur tout à fait hostile à ce genre d'indépendance.

Année Scolaire

1855 - 56



2^e Trimestre.

RELIGIONI

SCIENTIIS, ARTIBUS, ARMIS



ÉCOLE DE SORÈZE

Bulletin de M. Granel

Classe de 6^e

- Devoirs Religieux. *très bien*
- Conduite. *très conforme à la règle*
- Caractère. *affable mais bon cœur*
- Application. *très assidue*
- Progrès. *très bien*
- Santé. *très bonne*
- Tenue et Propreté. *très bien*

PLACES OBTENUES

EN FRANÇAIS
(SUR 73 ÉLÈVES)

- Dissertations.
- Discours.
- Narrations.
- Lettres.
- Exercices Français. 2. 1. 1.

EN LATIN
(SUR 73 ÉLÈVES)

- Dissertations.
- Discours.
- Narrations.
- Thèmes. 1. 2.
- Versions. 1. 2. 1.
- Vers.
- Exercices Latins.

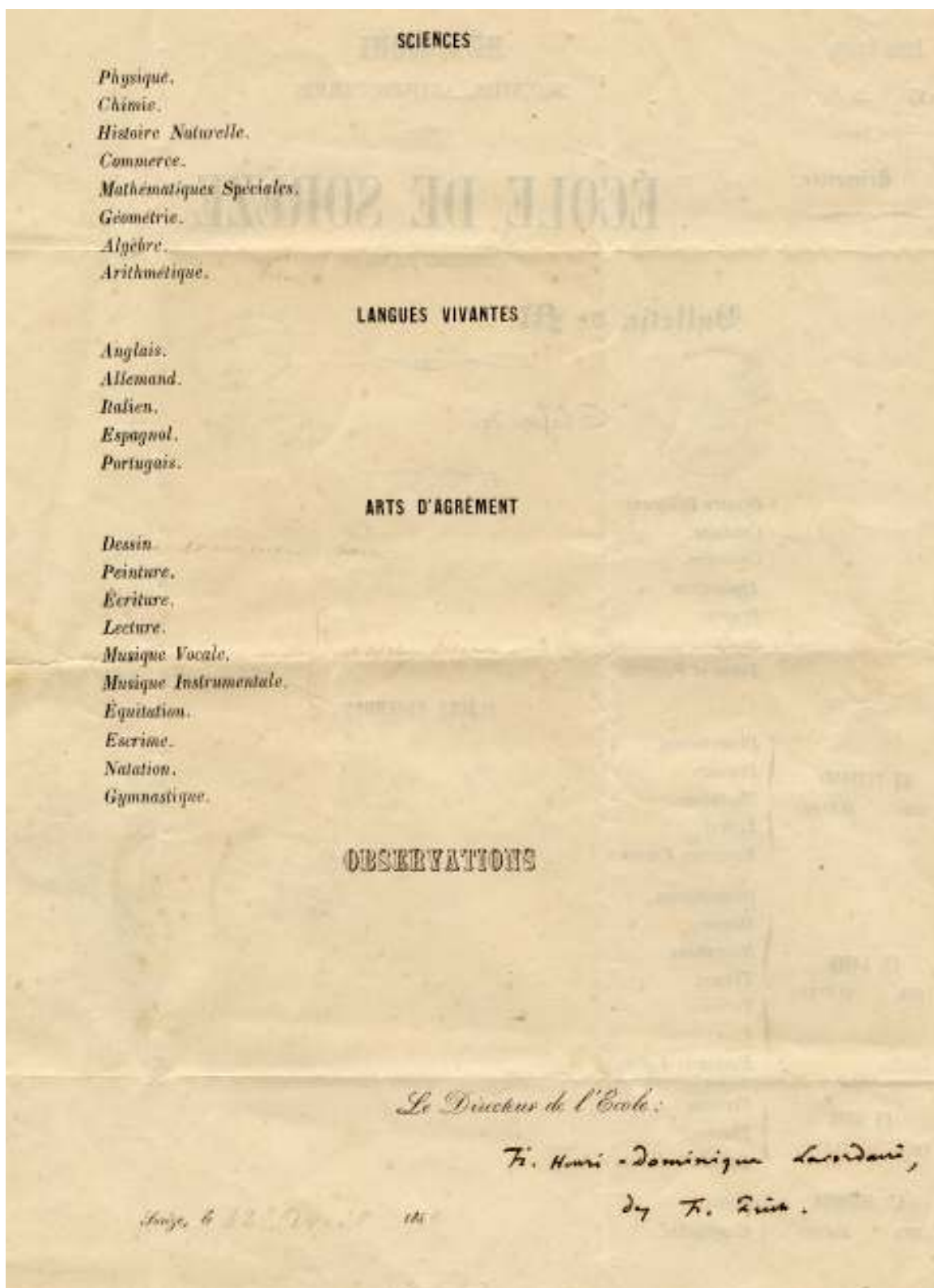
EN GREC
(SUR 73 ÉLÈVES)

- Versions. 1. 1.
- Thèmes.
- Exercices Grecs.

EN HISTOIRE
(SUR 73 ÉLÈVES)

- Histoire. 1. 2.
- Géographie.

(T. S. V. P.)



Il est intéressant de noter qu'à la même époque exactement, Henri Frédéric Amiel, jeune professeur à l'Université de Genève va se heurter à des directives semblables d'un gouvernement radical. Il écrira dans son *Journal Intime* à la date du 7 juin 1852 ce texte superbe : « *Tous les despotismes ont un instinct supérieur et divinatoire de ce qui entretient l'indépendance et la dignité humaine et il est curieux de voir nos radicaux entendre l'école comme le Prince Président* (français). *Le matérialisme est la doctrine auxiliaire de toute tyrannie d'un seul ou des masses* ». Cette phrase est tout à fait explicite quant aux idées attribuées au futur Napoléon III. Moins heureux que Lacordaire, Henri Frédéric Amiel sera obligé de renoncer encore quelques années au cours de philosophie générale qu'il voulait instituer à l'Université de Genève.

Le chant qui fut autrefois une des disciplines enseignées sera désormais plus religieux et beaucoup moins mondain. Cela est dû en grande partie à l'influence prépondérante que va prendre le Père Ligonnet à Sorèze sous le père Lacordaire et par la suite presque jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Son cas mérite que nous nous étendions un peu plus sur lui. D'un tempérament assez romantique, rimailleur infatigable il passa vie à composer musiques et textes pour des chants religieux. Sa musique valait d'ailleurs beaucoup mieux que ses vers qui ne nous paraissent pas d'une facture extraordinaire, plus proches de l'Abbé Delille que de Baudelaire. Toutefois à les relire, on se dit que tous comptes faits ils étaient beaucoup plus acceptables que ceux qui nous sont donnés désormais en pâture polluant bon nombre d'églises actuelles.. Ils étaient surtout beaucoup moins nombreux, et pouvaient ainsi susciter une réelle émotion par la vigueur d'un texte exprimé avec force par de nombreuses voix toujours justes, ce qui n'est pratiquement jamais le cas aujourd'hui. J'avoue même que les *paroles ardentes et les langues de feu* demandées au Seigneur pour pouvoir le louer me semblent beaucoup plus dans le vent que les *énergies nouvelles* réclamées presque chaque dimanche qui me font rechercher, chaque fois, dans les bas côtés de la nef, les éoliennes capables de nous les fournir. Enfin le Père Ligonnet ⁶⁵ restera dans l'histoire comme l'auteur (paroles et musique) du célèbre *Plus près de toi mon Dieu* joué dans les derniers instants de la catastrophe du *Titanic*.

Le poids des souvenirs -L'esprit sorézien.

Comme dans l'enseignement dont l'esprit représente la continuation, il nous faut bien distinguer deux courants générés par deux époques, deux modes de vie et surtout deux directions apportées d'un côté par le règne des frères Ferlus et d'autre part par Lacordaire.

Le lobby sorézien constitué de nombreux officiers généraux, resta très puissant sous l'Empire et la Restauration, permettant à l'École de survivre au cours de la sévère prise en main de l'Université. En confirmant Dom Despaux, ancien directeur de l'École qui n'avait pas voulu prêter serment à la Constitution et s'était retiré à Paris en professeur libre, comme Inspecteur général de l'Instruction Publique, Bonaparte rendait aussi un très grand service à Sorèze. On voit ainsi que l'Etat sera amené à donner en 1809 une dizaine de chevaux au manège de l'École pour l'instruction des élèves. Il est bien probable que cela n'a pas dû arriver qu'une seule fois.

Le nombre considérable d'officiers et d'ingénieurs anciens élèves dans la période allant du Directoire à la deuxième Restauration concourut bien sûr à

conserver l'ancien titre d'École Militaire qui resta accolé à celui de Sorèze bien longtemps après qu'elle ne le fut plus dans la réalité.

Le développement important des sciences et des activités corporelles, gymnastiques danse etc, chez les jeunes élèves déterminèrent un état d'esprit libéral, mondain et guerrier dont les témoignages abondent. (Marbot, Maffre-Baugé). Les deux frères Ferlus favorisèrent bien sûr un courant rebelle au pouvoir en place Dans notre famille le comportement de François Anne Vidal en est l'illustration dans les domaines politiques et familiaux. Les frères Lucet qui seront parmi les derniers héritiers des frères Ferlus en donneront aussi des preuves étonnantes surtout Jacques Marcel arrêté et exilé au moment du coup d'Etat du 2 décembre, futur préfet et sénateur de Constantine dès la fin de la guerre de 1870 qui fut un rédacteur assidu et très engagé du journal toulousain d'opposition : *l'Emancipation*.



Le journal toulousain de Jacques Marcel Lucet

Il sera bien difficile d'estimer, pour chacun d'entre nous, le poids de ces années passées à Sorèze, d'en faire le bilan et de chercher à en déterminer l'importance en estimant combien elles ont pesé sur la balance de notre vie. Comme le notait déjà Jean Mistler : *on ne quitte jamais Sorèze*. Le décor sorézien m'a accompagné partout. Pour moi le murmure de ses eaux vives m'a constamment suivi, surtout, bien sûr, dans les déserts les plus secs. Je me souviens aussi d'une nuit au Ouaddaï où, dérangent un vieux lion dans sa digestion, je le vis dans les phares de ma voiture se lever très dignement ; sa physionomie de *victor-hugo-grand-père* me fit souvenir immédiatement du bon roi bonasse à la longue crinière bouclée qui m'intriguait tant sur la paroi nord-est de la salle des Bustes au moment des *dominicales*. Certes ce n'était pas le félin *superbe et généreux* d'Hernani, mais plutôt la pelure naturalisée échappée d'un musée de province. Si je n'ai pas tiré sur cette cible facile et nonchalante, c'est bien grâce à ce souvenir furtif. Le tuer m'aurait semblé une profanation.



Peinture de la Salle des Bustes

Mais tout cela, c'est l'influence du décor, le charme d'une petite région fraîche et riche qui paraissait au jeune *minervezenc* venant de ses garrigues caillouteuses, receler tous les bonheurs d'un Pays de Cocagne, antithèse d'un minervoïs un peu *paillasson*. C'était une époque où, sans le savoir, beaucoup d'entre nous faisons une fois pour toutes les vendanges de notre bonheur.

Qui pourra analyser et vérifier le poids d'une éducation et d'un enseignement soréziens sur les jeunes adolescents qui les ont reçus. La pensée révolutionnaire, celle d'avant la Terreur, qui avait fait passer sur notre région languedocienne un frémissement d'espoir, avait pu être captée avec bonheur par les derniers bénédictins qui ont su la recueillir, la purifier et en faire la base de leur enseignement. Dans ma famille les jeunes gens sortis à cette époque des mains des frères Ferlus gardèrent toute leur vie cette empreinte de libéralisme et d'opposition latente à tout pouvoir en place. Les idées politiques de Anne Marcel Vidal et son hostilité constante au Roi Citoyen en sont un témoignage certain. Notre arrière-grand-père Jean-Auguste Frédéric Granel conservera aussi toute sa vie cette même attitude. Le goût des lettres, de la musique et des comédies les aura marqués et j'ai déjà fait allusion dans un autre ouvrage aux pièces de théâtre qui étaient fréquemment jouées à Tholomiers. Nous avons vu aussi combien ce caractère frondeur, voltairien que les Ferlus se plaisaient à inculquer à leurs élèves a eu une répercussion sur l'engagement des frères Lucet et leur antipathie au régime du Prince Président.

En gardant les élèves toute l'année dans l'enceinte du Collège, l'éducation des pères Mauristes et des Frères Ferlus a beaucoup contribué à donner aux enfants des habitudes et des réflexes qui devaient perdurer bien après leur entrée dans la vie active. D'où la création de ce qu'on appelé un lobby sorézien sous la Révolution, l'Empire et même jusqu'à 1830 environ. Ce lobby était d'autant plus fort que le système de filières, au lieu de classes comme je l'ai indiqué plus haut, entretenait des groupes très soudés par les mêmes options : travaux scientifiques, littéraires, métier des Armes, langues étrangères, Agriculture etc.

Le Père Lacordaire se plaira à garder profondément le côté *ferlusien* de cette éducation et c'est sans doute le sens de son enseignement qui a été le moins compris même par les plus purs de ses anciens élèves. Toutefois, sous son

influence, cet esprit sorézien va quelque peu changer de forme. Certes la cohésion des anciens élèves va rester toujours très forte mais elle va quelque peu changer en son esprit, de par la volonté même du grand orateur. Pour lui l'amitié reste le corollaire indispensable de l'Education et elle doit continuer bien après la sortie du Collège. Il écrivit dans les derniers temps de son séjour à l'École: « *L'amitié, le souvenir des beaux lieux, le goût des lettres, toute cette partie supérieure des jouissances de l'âme, n'est-elle pas le vestibule du temps où nous adorons Dieu* ». Si toute son énorme *Correspondance* est un hymne à l'amitié, le premier chapitre de sa *Vie de sainte Madeleine* nous donne en quelques lignes son avis, dans ces phrases bien émouvantes que Chateaubriand n'aurait pas reniées : « *J'ai laissé sur le chemin, comme des dépouilles profanées, bien des affections qui m'avaient séduit ; j'ai vu périr dans mon cœur l'immatérielle beauté de plus d'une âme aimée. Cependant il me serait aussi difficile d'être incrédule en amitié que de l'être en religion et je crois à l'attachement des hommes comme je crois à la bonté de Dieu* ». Beaucoup de ses anciens élèves garderont ce culte de l'amitié et l'Associations des Anciens Elèves de l'École en restera marquée. Je donne ici une lettre très significative que je viens de retrouver dans un gisement d'archives départementales contenant plus de mille lettres d'élèves soréziens écrites tout du long du XIX ème siècle. Elles émanent d'une même famille et le fonds contient aussi des lettres de leurs camarades. J'ai pu ainsi mettre la main, par le plus grand des hasards, sur une missive très romantique de mon grand-père à son ami Etienne Sire de Vilar, quelques années après qu'ils eurent quitté leur école.

Lettre d'Armand Granel à Etienne Sire de Vilar

Sallèles d'Aude le 30 mars 1871

Mon cher ami, j'ai chargé lundi dernier Mr. Lapeyrouse, juge de paix à Millas, de te porter mes compliments. Ce monsieur est originaire de notre pays où il était venu passer quelques heures ; il est je crois, marié avec une nièce d'Arago, ce qui l'a sans doute attiré vers le vôtre. Dans le cas où il ne pourrait s'acquitter de ma commission, j'ai résolu de la remplir moi-même ; si donc il ne te transmet pas mes compliments, tu les trouveras, selon l'usage à la fin de cette lettre.

Je n'ai pas oublié les jolis vers que tu m'adressas, à une date déjà bien éloignée, pour m'engager à rester encore poète avec toi ; je me rappelle et me reproche souvent l'interminable retard que j'ai mis à te donner signe de vie. Il n'est pas inutile de te donner aujourd'hui des explications et des excuses. Pour obéir à ta prière et pour tenir le serment solennel de ne plus écrire qu'en rimant, autrefois fait par nous dans la ville d'Isaure, je mis immédiatement la main à l'œuvre ; mais hélas ! le calme le plus profond régnait dans l'océan poétique. C'est à peine si quelque souffle léger venait parfois rider la surface de l'onde et enfler légèrement la voile blanche. Le vaisseau n'avancait qu'invisiblement et longtemps dura le voyage ; si longtemps qu'encore aujourd'hui je n'aperçois pas la rive opposée. Cependant tout fait pressentir l'approche de la terre. Aussitôt arrivé, je t'enverrai les notes de voyage. Tu y trouveras des impressions diverses, des alternatives de tristesse et de joie car le ciel s'est montré fort inconstant et la

mer très incertaine. C'est pourquoi j'ai adopté ce titre significatif : Ciel de mars. Il ne me reste plus, sur ce point qu'une chose à te dire, c'est que ce voyage sera bien réellement le dernier sur la mer où veillent les Muses. Il a bien fallu ta poétique amitié pour me décider à l'entreprendre et pour m'aider à l'accomplir. A mes hésitations et à mes défaillances tu te convaincras d'ailleurs aisément que j'ai perdu mon étoile.

Oui, cher ami, je fais maintenant de la littérature, de la politique, de la philosophie, de tout vraiment, excepté de la poésie. Cet invincible penchant, qui s'appelle la vocation, me presse au travail intellectuel ; mais à mesure que la raison s'affirme, l'imagination s'affaiblit ; je vois tous les jours s'éclipser dans un lointain déjà nuageux les évanescences images et les fantômes.

*La folle du logis n'en sera plus la dame ;
La Raison souveraine a réclamé son bien ;
De mes illusions cherchant la fine trame
Autour de mon esprit je ne trouve plus rien.*

Une bonne fois pour toutes, je ne suis plus poète et, pour que tu ne puisses pas en douter, je te le dis en vers.

Autre nouvelle : à la fin de ma carrière poétique, j'ai résolu de mettre en ordre et de copier sur un bel album tous mes essais poétiques ; le travail est commencé ; dans peu de temps, j'espère l'avoir terminé. Tu seras un des rares mortels auquel sera livré sans réserve cet album poétique, tant pis pour toi.

Adieu cher ami ; je t'écris à la hâte. Réponds-moi bientôt, non pas à Salleles d'où je date cette lettre, mais à mon adresse habituelle.

*Tout à toi bien affectueusement,
Armand*

On y peut ressentir tout *ce goût des lettres* dont parlait le Père Lacordaire. Les souvenirs de Sorèze restent en filigrane entre chaque ligne et même l'allusion au ministre Arago en est l'indice puisque lui aussi (Etienne Arago) est un ancien élève de l'École.

Jean Mistler, ancien Ministre de l'Education Nationale, parlant de la Salle des Illustres de son École, où sont tous les bustes des hommes célèbres qui y ont fait leurs études, fait un peu la fine bouche et note ironiquement que l'on y trouve surtout beaucoup de scientifiques, de militaires *et pas un écrivain* (cf. *supra* page 23). Il ne savait pas encore que quelques années plus tard son buste viendrait combler cette lacune au milieu de tant d'autres anciens élèves. Mais peut-être veut-il dire par là que *la mémoire*, comme l'écrivait Rivarol, *est toujours aux ordres du cœur*. Si l'avantage a été donné aux militaires : La Rochejaquelein, La Pérouse, Marbot, Espinasse et Belle-Isle, c'est par simple réflexe dû à la mode du temps. Ce n'est pas pour laisser dans l'oubli Etienne Arago, Armand Barbès le doux révolutionnaire, le philosophe Azais (Sorézien et Sorézois comme lui, Jean Mistler), Las Cases le mémorialiste best seller, Bastiat l'économiste et tant d'autres qui occupèrent des places importantes comme députés, sénateurs, avocats ou notables ruraux, qu'ils devaient en grande partie à leur talent d'écrivain et d'orateur. Je pense notamment à Auguste Antelme-Celicourt⁶⁶ grâce à qui les habitants de l'île Maurice parlent encore un français très pur.

La FIN

En repensant ma vie entière, je la trouve convergeant vers le point où je suis. H.D. LACORDAIRE

Cette phrase prémonitoire écrite le 2 novembre 1838 pourrait s'appliquer à chaque instant de sa vie, tant celle-ci est entièrement abandonnée à la volonté divine. Il est donc convenable de la rappeler pour le moment de sa mort et de savoir que Sorèze fut le point convergent de toute une vie de travaux intenses et d'enseignements d'un modernisme inégalé jusqu'alors.

En se retirant à Sorèze le Père Lacordaire avait voulu indiquer qu'il renonçait une fois pour toutes à ses activités dans le monde. Dans un texte rappelant étrangement celui de Pétrarque au moment de son ascension du mont Ventoux, montrant qu'il a enfin découvert que la beauté du monde est d'abord en lui-même, il écrit : « *J'ai dit adieu aux montagnes, aux vallées, aux fleuves, aux ombrages inconnus pour me faire dans ma chambre, entre Dieu et mon âme, un horizon plus vaste que le monde* ».

Son élection à l'Académie Française, dont nous voyons que notre arrière-grand-père l'a félicité (*cf. in fine* la pièce justificative N° 2), on peut penser qu'il ne l'a sollicitée que sous la pression de ses amis, mais surtout pour apporter un certain lustre à l'enseignement qu'il voulait développer dans son école. Il le reconnaît d'ailleurs dans la lettre à notre aïeul : *Je pense comme vous que c'est un honneur qui appartient à Sorèze et je suis heureux de pouvoir le partager avec tous ceux dont le souvenir s'unit dans mon cœur à celui de notre chère École*. Il n'a pas recherché cet honneur comme un ultime hommage à sa vie mais comme un adieu retentissant et même un camouflet au pouvoir en place. Il a voulu laisser, sur la fin de sa vie une image forte, celle d'imposer son habit de dominicain sous la Coupole de la Rue Mazarine de même qu'il l'avait fait en 1848 dans l'hémicycle de l'Assemblée. Ses vieux ennemis de toujours, bonapartistes, anciens légitimistes et orléanistes ralliés au régime sont toujours là pour le persifler, et Viennet sans avoir la hargne de Portalis fait passer des bouts rimés chez les Immortels laissant transpirer sa mauvaise humeur :

*On prétend qu'en vertu d'un nouveau règlement
L'académique Aréopage,
Quitte le frac au vert plumage
Pour le froc de Jacques Clément.*

Finalement toute cette écume de mauvais goût se dissipa assez vite. Il succéda sans obstacle au fauteuil de Monsieur de Tocqueville, ce qui n'était pas pour lui déplaire et fut officiellement reçu le 24 janvier 1861 par l'ancien Ministre Guizot. Son discours de réception portant sur l'illustre défenseur libéral de la démocratie, opposé toute sa vie au dirigisme de Guizot, était attendu par tous. Son éloge appuyé ne pouvait être incompris de l'Impératrice et du Prince Napoléon qui assistaient à la cérémonie car il sonnait comme autant de critiques de l'Empire. Guizot, homme loyal et adversaire de choix s'en tira dès son exorde par une pirouette qui détendit l'atmosphère : *Que serait-il arrivé, monsieur, si nous nous étions rencontrés, vous et moi, il y a six cents ans et si nous avions été l'un et l'autre appelés à influencer sur nos mutuelles destinées ?* Habilement, le sévère et intègre calviniste des Cévennes avait su mettre la discussion au plus haut niveau

sur un pied d'égalité qui attira sur les deux orateurs un énorme succès. Sa maladie qui ne pouvait échapper à personne, son teint de cire rehaussé par la majesté de sa coule immaculée donnait à la cérémonie tant attendue un caractère tout à fait religieux, bien loin des banales mondanités ordinaires encombrées de fracs rehaussés de fils d'or. Lacordaire, cela n'avait échappé à personne était venu là, uniquement comme à l'Assemblée du peuple en Mai 1848, non pas pour la gloire, non pour le pouvoir, mais pour s'affirmer dans sa robe de prêcheur aux yeux de tous et spécialement de l'élite intellectuelle de son pays. C'était sa troisième et ultime prise d'habit.

Après une légère hésitation Napoléon III ⁶⁷, se décida à l'inviter quelques instants à l'Elysée pour entériner un vote qu'il avait pourtant subi comme une offense. Curieusement cette élection devait en déterminer une autre. Baudelaire ne va présenter sa candidature que pour succéder à Lacordaire qu'il admire. Les autres sièges ne l'inspirent pas. Bien qu'il ne l'ait jamais connu et n'ait certainement pas fréquenté les mêmes milieux il explique sa demande par *la sympathie excitée en moi par le Père Lacordaire, non seulement par la valeur des choses qu'il a dites mais aussi par la beauté dont ils les a revêtues, se présentant à mon imagination non seulement avec le caractère chrétien, mais aussi avec la couleur romantique* ⁶⁸. Finalement, et malheureusement pour la gloire de l'Académie, Baudelaire ne fut pas accepté et sa mort empêcha à jamais une nouvelle tentative d'élection..

La mort et les derniers mois du Père Lacordaire passés à Sorèze ont fait l'objet de nombreux récits. Je me permets d'y ajouter cette lettre de mon grand-père qui fut un témoin attentif. Armand Auguste Granel n'a que quinze ans à cette époque où il finit sa classe de seconde et il use d'une anagramme amusante (Auguste L'Argen) pour écrire à son cousin Edouard Albernay une lettre dont il pense, sans doute, qu'elle va figurer sur un des nombreux keepsakes que l'on s'échangeait entre cousins et amis.



Les deux cousins Edouard et Armand

La lettre d'Auguste L'Argen.⁶⁹

27 novembre 1861

Bien cher Ami,

Je ne parle pas des funérailles du Père Lacordaire dont je t'ai donné la description dans ma dernière lettre ; mais je veux te parler de sa mort et des circonstances qui l'ont précédée et suivie.

Laisse-moi te rapporter d'abord ce que je sais de ces derniers moments. Il est de fait qu'il a vécu de sa force morale pendant au moins un mois. Il est surtout une nuit où le médecin l'ayant abandonné, le soir, fut fort étonné de ne pas le retrouver mort le lendemain matin. Il y eut presque miracle. Un jour, à peu près, après qu'il eut été administré il alla un peu mieux ; et de ce jour, jusqu'à celui de sa mort, ce fut une succession de rechutes et de reprises uniquement dues à la force de son moral. Ses extrémités étaient glacées et son sang corrompu et cependant il vivait ! Quoiqu'il en soit, il a attendu la mort avec une fermeté inouïe. Quelques temps avant sa mort il prit la main du Père Mourey qui ne le quittait pas, avec une force convulsive extraordinaire. Après qu'il eut reçu les derniers sacrements, il dit qu'il voyait Dieu.

Ses souffrances lui ont arraché ce mot, vers la fin de sa vie : « Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mourir ! » Ses dernières pensées ont été pour ses élèves. Chose remarquable ! Comme le Père Mourey lui demandait, avant l'extrême-onction, s'il n'avait rien sur la conscience qui l'inquiétait : « Non répondit-il, j'ai consacré ma vie à la gloire de Dieu : peut-être ai-je trop aimé les enfants ! » Quel scrupule ! Je t'avoue que tout cela me touche. Je ne saurais te dire combien il a été regretté des gens de Sorèze et en général du pauvre peuple ; Dieu a bien comblé ses vœux en cela ; il a aimé le peuple et les enfants et, à sa mort, les plus nombreux et les plus tristes étaient le peuple et les enfants. Sa charité faisait vivre tous les pauvres de Sorèze : il en était l'âme toute-puissante. Il a eu la vénération qu'on accorde aux saints.

Interprète-le, à ta manière ; je raconte en ta présence, je constate les faits : Peuple, élèves, parents, tout le monde a fait toucher à ses lèvres et à ses mains des objets sacrés de toute espèce. Plusieurs élèves lui ont même fait toucher des plumes et du papier, les conservant pour le jour de leur baccalauréat. « Bien sûrs de vaincre avec des armes bénies », a ajouté le Père Mourey, en nous racontant tout cela. Que ceci n'aille pas plus loin que toi-même. — Tu ne peux voir là-dedans que de la crédulité : mais on ne saurait blâmer des enfants qui tiennent à conserver un souvenir de leur père mort. Tu sais plus que tout autre, quelle est la puissance des souvenirs et combien certains objets ont le pouvoir de nous rappeler les personnes. C'est dans cette pensée que j'ai gardé un morceau de sa robe, et que j'ai fait toucher à ses lèvres l'image du Christ et celle de la Vierge.

Ce sera pour moi un talisman, il me semblera que quelque chose de la vertu et du génie de cet homme rejaillira sur moi. Cette mort me le fait bien mieux juger que tout ce que j'avais vu de sa vie ; je me suis dit : il faut que cet homme ait une conscience bien pure et bien forte pour attendre la mort avec tant d'énergie !

On l'a enterré dans la chapelle, au-dessous du chœur. Je suis moi-même descendu dans le caveau, avant que le corps y fût déposé.

Monseigneur de la Bouillerie, qui a fait son oraison funèbre, a parlé avec l'élégance qui lui est habituelle. Mais il a laissé éclater ses opinions antigouvernementales ; il a dit à un endroit : « cette liberté dont on nous laisse à peine quelques miettes. » Il a fait aussi allusion à la comparaison qu'on avait faite des sociétés de saint Vincent de Paul et de la franc-maçonnerie...

Adieu donc, mon cher Philosophe,

Auguste L'Argen.

Comment ne pas ajouter en post-scriptum à cette lettre, le cri du cœur des villageois et des paysans de la montagne d'alentour, au moment des obsèques d'Henri Frédéric Lacordaire : *Abion un rey, l'aben perdu ! Nous avons un roi, nous l'avons perdu !*

Les journées de juillet 1882

Si j'aborde ici cet ultime épisode, non pas de la vie du Père Lacordaire mais de sa commémoration, c'est qu'elle fait aussi partie de notre histoire familiale la plus intime. En effet lorsque germa l'idée de faire élever à Sorèze une statue du Père Lacordaire, notre grand-père Armand Granel fut un des premiers souscripteurs, comme le signale dans son discours d'inauguration (*cf infra*), monsieur de Lahondès⁷⁰ Vice Président de l'Association Sorézienne. De plus l'honneur d'accueillir toutes les autorités invitées aux fêtes, échut à notre cousin Paul Granel, sergent-major de l'École, qui reçut la faveur de se voir attribuer au cours de ces journées la médaille d'or des anciens élèves. Quand les personnalités présidées par Monseigneur le Duc de Broglie, académicien, arrivèrent par le train à Revel, le 22 juillet 1882, un peloton monté de 12 Collets Rouge alla les chercher et les convoya jusqu'à l'École où Paul Granel les accueillit et leur fit un discours de bienvenue (*cf. in fine* Document Annexe).



Paul Granel. Juillet 1882

Je mets ici une partie du discours de Monsieur de Lahondès adressée à notre cousin après le banquet servi dans la Salle des Bustes, car elle reflète toute cette camaraderie qui unit entre elles les diverses générations de soréziens : « *Ce prix, j'ai l'honneur de vous le remettre au nom de vos camarades d'autrefois et d'aujourd'hui, ...au nom surtout de celui dont la grande ombre remplit la fête de ce jour. Elle n'a cessé de vous protéger et de veiller sur vous, elle vous a pris comme par la main lorsque vous êtes rentré à l'École encore tout petit enfant. Depuis, vous avez suivi l'évolution classique tout entière, en conquérant sans cesse de nouvelles couronnes ; vous occupez aujourd'hui ce premier rang [...]. Votre nom est lié désormais à l'érection de la statue, non seulement parce que vous recevez le même jour que lui cet hommage de plusieurs générations qu'il a élevées à la vie de l'âme [...] mais encore parce que l'un des vôtres⁷¹ plus heureux que vous puisqu'il a reçu les leçons et les conseils du vénéré Père, a été l'un des premiers instigateurs de ce monument de reconnaissance. Vous soutiendrez ailleurs le renom de notre chère École, comme vos prédécesseurs⁷² des dernières années qui viennent d'obtenir les premiers prix de la Faculté de droit de Toulouse. [...] Vos vieux camarades vous la remettent avec une joie bien vive, parce qu'elle leur rend les émotions de jours semblables et parce qu'à mesure que ces jours s'éloignent dans le passé il leur est doux d'encourager ceux qu'ils voient partir de cette maison aimée, comme ils en partaient eux-mêmes, pleins d'espérances et de rêves.*



Inauguration de la Statue du R.P. Lacordaire- 23 juillet 1882

La trahison des clercs.

Lacordaire par le seul poids de ses idées et de sa parole à imposé aux gouvernements de son temps la présence des ordres religieux, d'abord l'Ordre Prêcheur puis par la suite tous ceux que se sont engouffrés par la porte ouverte : Jésuites, Franciscains, Bénédictins avec Dom Guéranger à Solesmes, etc... Sans aucune revendication spéciale il a aussi imposé à une Université vieillissante le modernisme d'un enseignement nouveau et révolutionnaire ainsi que des méthodes prenant pour une fois en compte les véritables aspirations des jeunes gens. Cela, il a pu le réussir non seulement par sa volonté mais surtout parce qu'il avait su découvrir, avant tout le monde, le véritable changement en profondeur de l'opinion, changement que son maître Lamennais et ses amis de l'*Avenir* avaient su entrevoir avec génie. Les pères Jésuites avaient bien aussi conscience que le sentiment général était en train de changer en leur faveur, mais ils se savaient trop marqués par leurs excès anciens ; ils ne voulurent pas se mettre en avant et très intelligemment mirent toutes leurs forces pour aider Lacordaire dans son entreprise. Celui-ci, tout en reconnaissant le soutien considérable qu'ils lui avaient apporté à Rome restait lucide : « *Ce sont des hommes trop habiles et trop dévoués au bien pour ne pas s'apercevoir des directions que la Providence imprime aux choses.* »⁷³ Autrement dit, il savait que les Jésuites ne s'engagent que lorsqu'ils se sentent en phase avec l'opinion générale.

Cette habileté, les bons Pères y avaient eu recours aussi à Rome pour persuader Lacordaire qu'il existait une prophétie d'une mystique espagnole, Marina d'Escobar, morte en 1633 qui prédisait l'union des Jésuites avec les Dominicains⁷⁴. Dans les faits, ce présage s'est presque réalisé puisque c'est un ancien élève de Sorèze le Père d'Adhemar de Cransac s.j. qui fonda et dirigea pendant plus de vingt années le grand collège jésuite du Caousou à Toulouse.

On aurait pu croire que l'enseignement et les idées profondes de Lacordaire auraient toujours été bien comprises de ses amis et de ses successeurs, hélas ! Hélas ! Ce fut rarement le cas. Qui aurait pu proclamer encore comme venant de lui en 1861, la phrase citée plus haut : *1789 et 1830 ont été le salut de l'Eglise ?* Notre grand-père qui adorait son maître et croyait l'avoir compris avait lui aussi quelque peu gommé cet aspect. Déjà dans sa lettre que j'ai reproduite plus haut, pour raconter à son cousin Edouard Alberny la mort du Père Lacordaire, il ne peut s'empêcher de relever comme une faute les allusions politiques de Monseigneur de la Bouillèrie, qui, lui, est dans la plus complète adéquation à l'esprit du grand orateur. Toute sa vie Armand Granel lutta au plus profond de lui-même contre cette vision et plutôt que de condamner l'Ancien Régime il s'appliqua à relever dans ses nombreux écrits le côté sacerdotal du Roi Louis XVI en se réfugiant dans un légitimisme non militant et peu conséquent. Je ne l'ai connu que quelques années avant sa mort à un âge où l'on ne se permettait pas, surtout à cette époque, de juger les grandes personnes. Pourtant en y réfléchissant, je me demande maintenant si ses silences prolongés, ses hésitations perpétuelles, ses difficultés à se positionner sur des opinions, ne provenaient pas d'une angoisse cachée, celle de n'avoir pas su conserver l'héritage spirituel de son grand homme.

Dès que le grand homme fut entré dans la phase finale de sa maladie et que sa grande voix se fut tue, chacun, même parmi les plus fidèles ne tarda pas à

déformer ses opinions même les plus explicitement livrées à ses intimes. Le Père Seigneur qui fut son accompagnateur dans ses derniers jours, mettant en doute ses volontés sur son appréciation de la difficile question des Etats du pape, écrit à Montalembert cette phrase impertinente pleine d'hypocrisie, de suffisance et de contre vérités :

« *Ceux qui auront à raconter cette partie de sa vie et à défendre sa mémoire, pourront dire qu'à l'époque où éclata la guerre d'Italie, le Père Lacordaire vivait à Sorèze, y causant très peu, ne lisant qu'un seul petit journal de province, et incapable de se faire une idée du généreux élan de sympathie et d'indignation qui se manifesta chez les Catholiques* ». Nous pouvons désormais apprécier combien était plus juste la vision de Lacordaire même si, comme d'habitude elle ne correspondait point à celle des milieux bien-pensants de cette époque.

Ces infidélités, parfois inconscientes, auxquelles se livrèrent la plupart de ceux qui continuèrent l'œuvre de Lacordaire ont rarement été signalées. Les *Soréziens du Siècle* sont remplis de personnages qui ont cru prolonger un enseignement reçu et l'ont en fait trahi. Combien de soréziens sont ainsi tombés au combat pour défendre un pouvoir temporel papal que Lacordaire honnissait ! Comme il le pensait et l'a répété maintes fois, *il faut beaucoup de volonté pour maintenir ses idées !*

C'est cette vision prémonitoire des choses que les successeurs de Lacordaire n'ont pas su anticiper lorsqu'ils ont abandonné Sorèze en 1992. Peur du politiquement incorrect ? Faiblesse de vue ? Carence d'idée nouvelle pour l'éducation ? Manque de grands hommes au cœur large et surtout d'une grande voix puissante et dérangeante dont nous attendons tous qu'elle s'élève un jour ? Peut-être aussi ce retour constant aux idées anciennes que Lacordaire n'avait pas cessé de combattre selon lesquelles il ne fallait pas que les moines prêcheurs quittent la Règle générale et qu'ils ne devaient pas s'éloigner des contraintes sous prétexte qu'ils enseignaient. L'esprit rebelle avait disparu de l'ordre prêcheur ou plutôt ce dernier, croyant être en avant de l'opinion restait, comme toujours, à la traîne du politiquement correct, oubliant que la Règle n'est pas la protection du moine mais qu'avec le temps c'est presque toujours le contraire qui se passe, ce dernier sachant en sauver l'esprit tout en l'adaptant. Pour des clercs trop modernistes et quelque peu gauchisants de notre époque comme pour les évêques monarchistes et gallicans de la Restauration *il n'était pas encore temps d'agir* et d'aller à contre-courant.

L'Avenir

En occupant la scène nationale et en laissant un nom illustre, l'image du Père Lacordaire a quelque peu éclipsé celle des frères Ferlus. Et c'est un peu injuste. Curieusement leurs tombes à tous trois ont été pratiquement profanées puisqu'elles ne sont pas dans l'enceinte de l'Ecole. Pourquoi ne ferions-nous pas le vœu pressant qu'elles soient enfin toutes trois réunies dans le parc de l'Abbaye-Ecole, près du petit et émouvant cimetière des Pères, pour qu'à chacun de nos passages nous puissions leur apporter à tous trois le témoignage de notre reconnaissance et de notre fidélité.

Ce que l'on demande pour Sorèze doit l'être non comme une grâce mais comme une justice, disait Dom François Ferlus quand il se battait contre vents de terreur et marée révolutionnaire pour assurer la survie de l'Ecole. José Cabanis,

l'académicien reprend ce thème et ajoute : *Ailleurs on tiendrait Sorèze pour une merveille nationale, à garder et à développer aux frais de tous, mais l'Etat français se moque bien jusqu'à présent de ce qui existe aux confins du Tarn et de la haute Garonne* ⁷⁵.

Tous les anciens élèves gardent au fond de leur cœur l'espérance qu'un jour un Prince Charmant, clerc ou laïque viendra réveiller l'esprit sorézien, idée d'une jeunesse éprise de liberté et de modernité.

*Beaux jours vous n'avez qu'un temps
Et souvent qu'une heure.
Quand gémissent les autans,
Il faut que tout meure ! H.F. AMIEL* ⁷⁶

NOTES

1. La reproduction de la page de garde provient du site Internet de l'Association Sorézienne. Elle a été réalisée par Paul Puig, médecin et ancien élève de 1949 à 1959. La citation de Jean Mistler provient de son livre *Le Bout du Monde*. Edition Grasset. Jean Mistler fit ses premières classes à Sorèze où sa mère habitait. Son grand-père y fut même professeur de musique. Après un passage à Castelnaudary il revint à Sorèze où il passa quatre années. Normalien, écrivain et diplomate, il devint plus tard député de l'Aude et Ministre de l'Instruction Publique dans un Gouvernement Radical-socialiste.
2. Ce texte a été écrit à Sorèze dans la dernière lettre du Père Lacordaire au C^{te} de Montalembert. In *Corr. Lacordaire-Montalembert*. Edit. du Cerf. Page 661.
3. A cause de la culture du pastel, vendu dans le commerce en pains coniques séchés ou *cocagnes*, qui en fit la richesse au XVIII^{ème} siècle.
4. Ce parc très ancien a été marqué par la volonté du Père Lacordaire de l'embellir et de lui donner une touche classique à la française.. C'est même le tout premier travail qu'il accomplit à son arrivée à Sorèze. Il écrivit : « *La première chose que j'ai faite a été d'abattre dans le parc deux cents pieds d'arbres. C'est toujours par là que je commence, n'importe où je suis, pourvu que j'y sois le maître....Cela tient à un certain goût de l'ordre, de simplicité de symétrie* ». Et le ministre Falloux écrivait : « *L'inclination naturelle du Père Lacordaire était pour le jardinage* ». Ces deux citations proviennent de l'ouvrage de José Cabanis, *Lacordaire et Quelques Autres* ; page 383. Edt. Gallimard.
5. In *Correspondance* de Lacordaire. Edit. Du Cerf. 2001. Tome 1 page 429 ; lettre 32/101.
6. In : *Superbe et Généreux Jean Maffre : Mémoires d'un Baroudeur*, par Emmanuel Maffre-Bauge. Edit. Fayard 1982. Page 55. Emmanuel Maffre-Bauge qui présente le texte de son trisaïeul, le fait dans une petite préface qui reste un modèle de réflexion tendre et lucide. Toutefois il ne souligne pas que, lui aussi, est passé par notre Ecole où nous nous sommes bien connus juste avant la deuxième guerre mondiale.
7. L'émulation sera toujours le grand thème pédagogique de l'Ecole de Sorèze. Elle servira de motivation pour les études.

8. Jusque sous l'Empire ce village portait le nom de Félines d'Hautpoul à cause de la famille des seigneurs du lieu les d'Hautpoul.
9. Il est surtout appuyé par le député Le Bas, ami très cher de Robespierre qui est d'ailleurs le parrain de son fils, lequel est mis à Sorèze comme élève. Le Bas viendra ainsi présider un des Exercices de fin d'année, comme le signale Jean-Antoine Clos dans son ouvrage *Notice Historique sur Sorèze* – Dupin Toulouse 1844- page 159. Ce Clos est issu d'une famille du village de Sorèze qui a occupé des charges de notaires depuis le dix-huitième siècle jusqu'à nos jours.
10. Marcellin de Marbot dans ses célèbres *Mémoires* parle de 750 élèves, mais les études approfondies ne retiennent pas ce chiffre, dû sans aucun doute à la mémoire un peu trop enthousiaste d'un militaire.
11. Cette très bonne définition de Sorèze fut faite par le Professeur Lordat de la Faculté de Médecine de Montpellier à propos d'une biographie de Jean-Antoine Clos né à Sorèze en 1774 et qui écrivit en 1844 une Notice Historique sur Sorèze (*cf. supra* note n° 9).
12. In Jean-Antoine Clos *op.cit.*.
13. Cité par M.O. Munier. *Sorèze, Une Abbaye, une école*. Edit Siloë. page 311.
14. Les chiffres de mortalité des élèves avant, pendant et après la Révolution sont insignifiants, surtout quant on pense au très grand nombre de jeunes créoles de pays chauds. En étudiant la vie de jeunes sénégalais envoyés en France par Mère Javouhey, fondatrice de l'ordre de Saint Joseph de Cluny, à Limoux non loin de Sorèze, pour y faire leurs études, je me suis aperçu que la mortalité y fut quasi totale et l'échec flagrant.
15. Du moins à l'extérieur de l'Ecole et dans les familles. En réalité après les exercices qui avaient lieu vers la fin août, les élèves étaient laissés très libres et occupaient leur journée par des excursions, de la musique des pièces de théâtre etc , jusqu'en début du mois de Novembre.
16. Elle portait cette appellation car sa mère avait été forcée par le Club jacobin local de lui choisir un prénom dans la liste du calendrier révolutionnaire. Ne pouvant la mettre sous la protection de Sainte Rosalie notre quadrisaïeule choisit avec beaucoup d'humour le prénom très pascalien d'Angélique Roseau, tout à fait conforme à ses idées secrètes et à celles affichées de l'idéologie ambiante. Sans compter qu'en occitan Roseau se prononce Rôso tout comme sainte Rose de Lima.
17. Il faut remarquer que la date du congé demandé coïncide avec le temps des vacances *intra muros* de l'Ecole.
18. Le jeune Marcellin de Marbot avant son entrée à Sorèze avait passé deux années dans un petit pensionnat pour jeunes filles où il avait été très gâté.
19. In *Correspondance* de Voltaire Tome VII Edition de la Pléiade.
20. Cité par M.O. Munier *op. cit. in* Prospectus de l'année 1866.
21. Le fait est rapporté par José Cabanis in *Lacordaire et quelques Autres*. Edit Gallimard 1982, page 425. La source de cette information n'est pas citée. Je dois signaler toutefois qu'une certaine légende nous a été racontée par le RP Audouard, comme datant de temps immémoriaux, sans doute pré-révolutionnaires. Le système des punitions corporelles aurait existé dans les débuts de l'Ecole Militaire. Le préposé à ces exécutions portait le nom de *Bras de Fer* chez les élèves qui avaient un dicton à cette époque : *A Bras de Fer, Cul de Bronze*. Se non e vero....
22. Dans une autre petite étude familiale, on peut voir que Dom Bernard Lade, moine mauriste de Sorèze passe la frontière d'Espagne en même temps que notre grand-oncle Jean Baptiste Cabrol de Conques.
23. Marbot nous dit que *Dom Ferlus, très habile fait semblant d'approuver ce qu'il n'a pu empêcher*. François Ferlus ira même plus loin en faisant une déclaration assez surprenante sur son état de prêtre, *état qu'il prit pour se conformer aux usages du corps auquel j'étais attaché*. (Cité par Jacques Fabre de Massaguel dans *L'Ecole de Sorèze in* Pièces Justificatives page 189). Il semble qu'il fasse cette forte déclaration car une maladie, peut-être providentielle, l'avait empêché de faire une rétractation publique et il n'était pas à l'abri d'une dénonciation.
24. On le qualifie parfois d'Oratorien ce qu'il ne fut jamais. Marbot qui ne l'aime pas, on ne sait pas pourquoi, le nomme ainsi. Ce terme sera repris par Balzac dans

Louis Lambert, in Œuvres Complète. Tome X. page 360. Edit. Pléiade. Balzac écrit ainsi en se trompant grossièrement : « *Avant la Révolution, l'ordre des Oratoriens, voué, comme celui de Jésus, à l'éducation publique, [...] possédait plusieurs établissements provinciaux, dont les plus célèbres étaient les collèges de Vendôme, de Tournon, de la Flèche, de Pont-le-Voy, de Sorrèze(sic) et de Juilly* ». Si l'auteur de la *Comédie Humaine* se trompe lourdement sur Sorèze, je conseille en revanche de lire les pages suivantes de *Louis Lambert* car elles donnent une tonalité tout à fait réelle de l'ambiance d'un collège de province à l'époque de la Restauration. Balzac fait aussi les mêmes erreurs sur Sorèze dans le *Curé de Tours*.

25. In Alexandre Dumas Père : *Mes Mémoires*. Collection Bouquins. Page 1166.
26. Cf J. Fabre de Massaguel : *L'Ecole de Sorèze*. Edit Anne Marie Denis, page 74.
27. Cf. Ch. Dejob : *Instruction Publique en France et en Italie au XIX ème siècle*. Document BNF S97/5297.
28. J-B. Lalanne. Dax 1802. Document BNF P 96 / 1485.
29. Le Site Internet de l'Association Sorézienne donne une lettre très intéressante d'un jeune espagnol, Ramon de Urbina à son grand-père, premier marquis de la Alameda, en 1767. Tellement *affrancézado* qu'il demande pardon dans sa lettre pour les fautes d'espagnol, car il a perdu l'habitude de le parler.
30. In *Mémoires* de Marcellin de Marbot, tome 1 page 29. Marbot fut interrogé par le député en mission, François Chabot. En donnant tort à Coriolan d'avoir pris les armes contre sa patrie, Marbot fut félicité pour son civisme.
31. In Clos. : *Notice Historique sur Sorèze*. *Op.Cit*.
32. Voici les divisions de l'ouvrage de Rémi Paulin : 1° : Limites Géométrales des objets ou projections de leurs limites. -2° : Des figures ou lieux géométriques des projections des lignes et de leurs rapports entre elles et aux lignes qu'elles représentent.- 3° : Des Figures sous lesquelles se présentent les intersections des surfaces des corps, et particulièrement des corps de révolution.- 4° : Limites et formes des ombres géométrales.- 5° : Graduations des ombres ou des clairs. -5° : Limites perspectives d'un corps. -7° : Les limites des ombres et leurs formes, de leur graduation et de la réflexion des objets dans l'eau.. -8° : Perspective cavalière ou militaire.
33. Au départ et pendant un an, elle porta le nom d'Ecole Centrale des Travaux Publics. Le premier sorézien reçu à l'X en 1794 fut François-Henri-Martial Mescure de Lasplanes. Il laissa tomber sa particule à sa rentrée à l'Ecole mais subit quand même quelques contraintes humiliantes. Cf. René et Pierre Ramond : *Sorèze et les Saint Simoniens* .Edit. Insitut d'Estudis Occitans. 2001.
34. C'est lui qui écrivit un livre de *Souvenirs* qui existe en document à la BNF sous la cote : P 96/63.
35. Beaucoup de ces noms ne sont pas dans le livre *Les Soréziens du Siècle*. Edit. Privat Toulouse 1902.
36. René et Pierre Ramond :*En Cèrca d'Elisà Sorèze et les Saint Simoniens* édition : Institut d'Estudis Occitans- Seccion de Tarn. 2001.
37. Cf. Fabre de Massaguel. *Op.cit* , page 95.
38. Cf *Journal Intime*. *Op.cit*. Tome 2 p, 740.
39. In Maffre Baugé. *Op. cit*. page 66.
40. *Ibidem*. Page 69.
41. *Ibidem*. Page 70.
42. *Ibidem*. Page 157.
43. Le bon Alexandre Dumas en intellectuel persuadé d'être parmi ceux qui comprennent tout, prend pour vrai ce qu'il croit juste. Bien au contraire les années de séminaire et de théologie n'ont pas asséché l'âme du père Lacordaire et ne furent ni perdues ni stériles. A Issy, Lacordaire écrit : « *J'ai fait ici provision de bonheur pour trois ans* » (cité par J.Cabanis in *Lacordaire et quelques autres*. Edit. Gallimard 1982, page 368). On pourrait citer bien d'autres textes où Lacordaire parle avec émotion de ses années d'études. Les deux dernières phrases de ce beau portrait peuvent faire référence au tableau de Lacordaire exécuté par Chasseriau, si connu que je n'ai pas trouvé utile de le mettre ici. En revanche, la peinture en dessus est la reproduction de celle qui se trouve toujours dans la Salle Centrale du collège.

44. Lettre à Montalembert in *Correspondance* 39/179 du 22 août 1839.
45. Goritz était le lieu d'exil du vieux roi Charles X.
46. In *Correspondance* de Lacordaire. *Op cit.* Tome 1 page 457, lettre 33/31.
47. Victor Hugo s'éloignera de Lacordaire tout au long du règne de Louis Philippe. Il sera très vexé de voir Lacordaire siéger tout à gauche dans l'Assemblée Constituante, alors que son passé monarchiste commençait à le gêner aux entournures. Il l'accusera même de s'être rallié à l'Empire, ce qui était complètement faux. Le rapprochement de Montalembert et du Prince Président sera même l'occasion de la quasi-rupture du premier avec son ami. Mais pour Hugo toute la France aurait dû trouver refuge à Jersey. Pour Lacordaire son exil fut plus proche : il se retira dans le silence de Sorèze mettant un terme à sa vie publique. Sa dernière apparition à Paris aura lieu pour son élection à l'Académie Française qui fut jugée à l'époque, à juste titre d'ailleurs, comme un camouflet à l'Empereur qui, un moment, pensa utiliser son droit de veto pour empêcher son élection.
48. In Lacordaire *Correspondance*. *Op cit.* Lettre 38/177.
49. In le *Moniteur Universel*. Séance du 13 mai 1848. En 1851 dans sa dernière Conférence à Paris, Lacordaire dira : « *C'est ici qu'au retour d'un exil volontaire, je rapportai l'habit religieux qu'un demi-siècle de proscription avait chassé de Paris, et que le présentant à une Assemblée formidable par le nombre et la diversité des personnes il obtint le triomphe d'un unanime respect* ».
50. In Lacordaire *Correspondance*, lettre 36/94.
51. *Ibidem* Lettre 38/215.
52. In *Le Bout du Monde*. *Op. cit.* p, 41.
53. In Lacordaire *Correspondance op.cit.* lettre 30/25.
54. *Ibidem*. Lettre 39/261. Dans la même lettre, il tient à affirmer hautement à son ami pourtant très attaché à ses prérogatives de pair de France : « *... et moi sauf le cas d'une invasion des barbares et d'un recommencement de notre société, je crois impossible la renaissance d'une aristocratie héréditaire* ».
55. « *Les couvents se multiplient. Les pénitents de toutes couleurs, les Capucins, les Trappistes, les Chartreux reparaissent de tous côtés et sous tous les noms. Cependant les ordres monastiques et, les congrégations sont abolies par la loi organique du Concordat* » in le *Constitutionnel* du mardi 30 octobre 1838.
56. Alexandre Dumas Père *Mémoires* Tome II pages 399-400. *Op cit.*
57. « *C'est la première fois qu'un prêtre sera appuyé tout ensemble sur Rome et sur l'Esprit moderne, comme c'est la première fois que Rome elle-même fait un pas vers le nouvel ordre qu'a été la Révolution* ». Lettre à Montalembert in *Correspondance*. *Op.cit* : 38/262.
58. In Lettre à Monsieur de Saint-Beaussant.
59. A peine plus âgé que notre grand-père, Maurice Sabatier qui fut un excellent avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation, à Paris, entretenait des liens d'amitiés très chaleureux avec Armand Granel. Celui-ci lui demanda plusieurs fois son aide dans des cas litigieux au moment de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, notamment pour la transformation des Conseils de Fabrique dans les villages de l'Hérault. In : Archives familiales, lettre de M. Sabatier à Armand Granel et in : *Mes Souvenirs : Le Père Lacordaire à Sorèze* par Maurice Sabatier ; Edit Privat Toulouse 1913. Archives Départementales de la Haute Garonne. Cote 1511 3D.
60. In Jean Mistler : *Le Bout du Monde*. *Op.cit.* page 78.
61. In Lacordaire, *Correspondance*. Lettre à Paul Cheruel 38/276.
62. In Maurice Sabatier. *Op.cit.* pages 24-25.
63. L'Institut était constitué de l'élite des classes supérieures. Ceux qui y étaient admis après un cérémonial très étudié voulu par Lacordaire étaient logés non pas dans un dortoir mais disposaient de chambres individuelles dans une aile d'un bâtiment près de l'appartement du Père Supérieur. Ces élèves prenaient leur repas avec les maîtres et les Pères. Ces chambres bien après la disparition de l'Institut servaient aux professeurs logeant à l'Ecole.
64. In Maurice Sabatier. *Op.cit.* pages 19-20.
65. Le Père Ligonnet restera très attaché à notre grand père Armand. Il mettra même en musique une poésie de celui-ci que j'ai pu retrouver dans ses papiers. Ce

devait être un excellent homme car Jean Mistler et sa mère l'aimaient beaucoup et sont même allés le voir à Saint Sébastien en Espagne après l'expulsion des congrégations. N'oublions pas que Monsieur d'Auriol le grand père de Jean Mistler avait été professeur de musique à l'Ecole et avait dû nouer des liens étroits avec le Père Ligonnet.

66. Quand l'Angleterre, au mépris des conventions passées avec le Général Decaen, voulut imposer l'anglais comme langue obligatoire de l'île Maurice, le gouverneur décréta que tel jour, à minuit, la langue française serait interdite. Antelme-Celicourt, jeune avocat à la cour Suprême, devait justement plaider ce jour là. Aussi dans un français admirable il fit un très long discours et, au douzième coup de minuit, après un court silence il continua sa plaidoirie en anglais mais pour faire un magnifique éloge de notre langue. Cet incident eut un immense retentissement dans toute l'île. Antelme-Celicourt fut, à Sorèze, un des contemporains de nos cousins Lucet dans les années 1830. Je ne crois pas qu'il ait son buste dans la salle des Illustres de l'Ecole.
67. Il aurait dit : « Cette élection est un peu étrange et n'a pas assurément le but de me faire plaisir ». Cité par José Cabanis *in* Préface de la *Correspondance* de Lacordaire et Montalembert. Edit ; du Cerf.
68. *In* Lettre à Vigny du 26 janvier 1862.
69. Cette lettre fut publiée pour la première fois dans *l'Année Dominicaine* de 1920, page 291. Elle est adressée au cousin d'Armand Granel, Edouard Alberny. Auguste-Armand Granel est alors âgé de 15 ans, étant né à Gourgazaud le 18 avril 1846. Ce texte fait allusion à d'autres correspondances que je n'ai pu retrouver jusqu'à présent. Elle m'a été communiquée par l'archiviste de l'abbaye dominicaine du Saulchoir à Paris.
70. Jules de Lahondés fut élève à Sorèze de 1842 à 1847. Il était issu d'une famille cévenole mi-catholique, mi-calviniste.
71. C'est-à-dire Armand Granel notre grand-père.
72. Les frères Louis et Joseph CLOS ainsi que Henri Mouret l'ancien sergent major de l'École.
73. *In* Lacordaire: *Correspondance Op. cit.* . Lettre à Paul Cheruel. 38/21.
74. *Ibidem*. Lettre à Mademoiselle de la Tour du Pin, 39/67 du 6 avril 1839.
75. *In* Cabanis : *Lacordaire et Quelques autres*. Op. cit. 427
76. Quatrain cité dans son *Journal Intime* Tome II page 1276. *op. cit.*

Pièces Annexes

N° 1

Les Elèves de notre famille à Sorèze

Famille VIDAL

Marcellin-Féline VIDAL	1796-1803
François Anne-Marcel VIDAL	1796-1803
Jules VIDAL	1828-1832

Famille LUCET

LUCET I et LUCET 2	1794-(1803 ?)
Jules LUCET	1825-1831
Rémy Barthélémy LUCET	1829-1830
Jacques- Marcel LUCET	1831-1834
Louis-Clément LUCET	1832-1835

Famille GRANEL

Jean-Auguste Frédéric GRANEL	1817-1824
Auguste-Armand GRANEL	1855-1862
Maurice GRANEL	1861-1871
Paul-Lucien Joseph GRANEL	1878-1888
Albert-Marie-Joseph GRANEL	1883-1893
Henri-Louis-Armand Léon GRANEL	1891-1894
Philippe GRANEL	1954-1957
François GRANEL de SOLIGNAC	1961-1964

Famille MARTIN-GRANEL

Jacques MARTIN ¹	1935-1938
Gérard MARTIN ²	1935-1940
Philippe MARTIN ³	1935-1942
François DALBARD-MARTIN	1956-1957
Fabrice MARTIN	1973-1975

Parentèle éloignée :

Famille HERAIL, de Coursan (1820-1826)
 Louis CHAMBRELENT 1828-1834

N° 2

LETTRES DU PERE LACORDAIRE
à Jean Auguste Frédéric Granel

1ère lettre :

Sorèze, 27 août 1855.

Monsieur,

Il me est difficile de vous dire les particularités de régime auxquelles
un tel fils est habitué, puisqu'il est un obstacle à son éducation
libre. On le fera tenir dans le silence, qui n'est pas plus favorable
qu'un autre, pendant le jour, et qui n'a aucune autre influence
sur son caractère. Vous pouvez donc, monsieur, laisser un jeune homme
pour l'école sans vous en inquiéter, car à laquelle vous pouvez
vous fier, et vous en serez sûr.

Je vous adresse France, par la voie, une copie de ce que
vous voulez.

Voilà les quelques lettres de confiance que j'écris avec
lesquels j'ai l'honneur de vous adresser,

Monsieur,

Veuillez agréer, monsieur, mes très distingués

salutations,

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,

Des Fr. Pr. de Sorèze.

R.S. Le recteur en date du 18 octobre

sans faute.

Monsieur,

Il ne me semble pas que les particularités du régime auxquelles monsieur votre fils est habitué, puissent être un obstacle à son entrée à l'École. On le fera servir selon son goût, qui n'est pas plus onéreux qu'un autre, peut-être moins, et qui n'exercera aucune fâcheuse influence sur ses camarades. Vous pouvez donc, monsieur, suivre votre penchant pour l'École dont vous avez été l'élève, et à laquelle vous conservez une bienveillance que nous essaierons de justifier.

Je vous adresse *franco*, par la poste, un exemplaire de notre prospectus.

Veillez agréer les sentiments très distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

P.S. La rentrée est au 18 octobre sans faute.

2^{ème} lettre

Sorèze, le 13 février 1860.

Monsieur,

Je vous suis très reconnaissant des félicitations que vous m'avez fait l'honneur de m'offrir. J'ai été particulièrement touché de la manière dont vous avez bien voulu interpréter mon élection. Je pense comme vous que c'est un honneur qui appartient à Sorèze et que je suis heureux de pouvoir le partager avec tous ceux dont le souvenir s'unit dans mon cœur à celui de notre chère école.

Je vous prie de bien :

vous adresser par la poste un exemplaire de notre prospectus avec lequel j'ai l'honneur d'être,

monsieur,

avec une humble et très obéissante servitude,

H. Henri-Dominique Lasserre,

de Sorèze.

Sorèze le 13 février 1860

Monsieur

Je vous suis très reconnaissant des félicitations que vous m'avez fait l'honneur de m'offrir. J'ai été particulièrement touché de la manière dont vous avez bien voulu interpréter mon élection. Je pense comme vous que c'est un honneur qui appartient à Sorèze et que je suis heureux de pouvoir le partager avec tous ceux dont le souvenir s'unit dans mon cœur à celui de notre chère École.

Monsieur votre fils va bien.

Veillez agréer mes remerciements et les sentiments de considération très distinguée avec lesquels j'ai l'honneur d'être monsieur etc. .

N.B. Les deux derniers alinéas de cette lettre sont seuls écrits de la main du Père LACORDAIRE, alors très malade. Le premier est sans doute de l'écriture du RP. Seigneur op. alors secrétaire du Père Lacordaire.

3^{ème} lettre

Sorèze, le 4 octobre 1860.

Monsieur,

Je ne puis refuser à monsieur votre fils, notre élève, les deux ou trois jours que vous me demandez pour assister aux noces de son frère aîné, tout en regrettant qu'il ne puisse être exact le jour même de la rentrée. J'ai été bien aise que sa santé s'était grandement fortifiée pendant ses vacances, et qu'il sera prêt pour reprendre avec vigueur son travail classique. Faites lui mes amitiés je vous prie.

Le Révérend Père Mourey vous remercie du souvenir contenu pour lui dans votre lettre.

Je suis avec toute ma reconnaissance et toute ma sympathie, monsieur votre fils, et vous prie de lui transmettre mes amitiés et de lui dire que je suis toujours son père et son maître.

Respectueusement,

avec les sentiments de haute estime et de respectueuse affection,

F. Marie-Dominique Lacordaire,

by F. Guéde.

Sorèze, 4 octobre 1860

Monsieur

Je ne puis refuser à monsieur votre fils, notre élève, les deux ou trois jours que vous me demandez pour assister aux noces de son frère aîné, tout en regrettant qu'il ne puisse être exact le jour même de la rentrée. J'ai été bien aise que sa santé s'était grandement fortifiée pendant ses vacances, et qu'il sera prêt pour reprendre avec vigueur son travail classique. Faites lui mes amitiés je vous prie.

Le Révérend Père Mourey vous remercie du souvenir contenu pour lui dans votre lettre.

Veillez agréer mes félicitations du mariage prochain de M. votre fils aîné, ainsi que l'expression des sentiments très distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être etc.

Pièce N° 3.

objet : recherches élèves VIDAL, LUCET – Cahier d'Exercices 1796 – 1799 et 1831 – 1835 (il manque les cahiers de 1811 à 1820).

1796 – 1799

1796 – an IV

Différentes parties du cours de mathématiques : LUCET 1.

Cours d'histoire et de géographie : LUCET 2.

Cours de littérature : Louis LUCET, de Conques ; George VIDAL, de Féline (Hérault) ; Pierre LUCET, de Conques ; François VIDAL, de Féline.

Cours de latin : LUCET 1 ; VIDAL 3 et LUCET 2.

Cours d'espagnol : LUCET 1.

Ensemble des préceptes moraux : VIDAL 2 ; VIDAL 1 ; LUCET 2.

École de musique : VIDAL.

Exercices militaires : les manœuvres sont exécutées dans le 1^{er} bataillon par LUCET 1.

Il fréquente également l'école d'escrime en fait d'armes.

Lors de la distribution des prix, il obtient la 2^{de} couronne dans une des classes de littérature, les Belles-lettres. (Pendant la Révolution, des livres ne sont plus attribués pour la distribution des prix, mais des médailles et des couronnes).

1797 – an V et 1798 – an VI

Différentes parties du cours de mathématiques : LUCET 1 et LUCET 2 (arithmétique) ; VIDAL 3, VIDAL 5 et VIDAL, VIDAL 4.

Cours de géographie : VIDAL 1 (Histoire ancienne) ; VIDAL 2 et LUCET 2 (chronologie) .

Cours de littérature : Louis LUCET, de Conques ; Marcel VIDAL, de Féline ; Pierre LUCET, de Conques.

Cours de latin : LUCET 1 ; VIDAL 3 ; VIDAL 4 ; VIDAL 5 ; VIDAL 2.

Cours d'espagnol : LUCET 1.

École d'escrime : LUCET 1.

1799 – an VII

Différentes parties du cours de mathématiques : VIDAL 3 et VIDAL 4 ; VIDAL 1 (arithmétique).

Cours de géographie élémentaire et 2^e cours d'histoire moderne : VIDAL 2 (mythologie).

Cours de latin : VIDAL 3 et VIDAL 1 ; dans la 8^e classe.

École de musique : VIDAL 1 ; il joue également du violon.

1831

Différentes parties du cours de mathématiques : VIDAL 1 – VIDAL 2.

Cours de physique : LUCET Jules, de Carcassonne.

Cours de chimie : LUCET Jules.

Cours de fortification (géométrie descriptive, coupe de pierres) : LUCET.

Algèbre pure : LUCET.

Algèbre appliquée à la géométrie : LUCET.

Histoire ancienne : VIDAL 2.

Beaux-Arts : VIDAL 1.

École de dessin et de peinture : tête d'après l'estampe : VIDAL 1.

Cours d'équitation : LUCET (sur 16 chevaux, 8 ont été offerts à l'École de Sorèze par le gouvernement) ;

Tournois, course des têtes, bagues : LUCET.

Liste des prix :

3^e accessit de chimie : LUCET.

1832

Différentes parties du cours de mathématiques : LUCET.

Cours de littérature : LUCET Marcel, de Conques.

Cours d'histoire romaine : LUCET.

Cours de latin : LUCET.

École de musique : LUCET (dans les choristes).

1833

Cours d'histoire romaine : LUCET 1 et LUCET 2.

Cours de latin en classe de rhétorique : LUCET 2.

Cours de latin en classe de seconde : LUCET 1.

École de dessin, élève des MM. Dupont et Sieurac : LUCET 1 (pour la tête d'après l'estampe).

Liste des prix

Classe de seconde en latin : LUCET 2 : 2^e accessit.

Autre classe de 2^e : LUCET 1 : 1^{er} accessit.

1834

Cours d'astronomie et doivent répondre sur la statistique et la géométrie descriptive :

LUCET 1 Marcel, de Conques et LUCET 2, Clément, de Conques.

Différentes parties du cours de mathématiques :

en géométrie : LUCET 1 et 2 – VIDAL 2.

en géométrie descriptive : VIDAL 2.

en algèbre pure : VIDAL 1 et LUCET 2.

Cours de littérature et spécialement en :

poésie dramatique : LUCET 1 Marcel, de Conques et LUCET 2, Clément, de Conque, VIDAL Jules, de Tholomiers (Hérault).

Cours de latin (classe de rhétorique) : LUCET 1 et LUCET 2.

Beaux-Arts : perspective linéaire (dessins de plans de topographie et des cartes géographiques) : LUCET 1 et LUCET 2.

Géométrie pratique : VIDAL 2.

École d'équitation sous la direction de M. le chevalier de Froidefond : LUCET 1 et VIDAL 2.

Liste des prix :

Physique générale : prix : LUCET 1 et 1^{er} accessit : LUCET 2.

Algèbre pure : : prix : LUCET 2.

Géométrie : prix : LUCET 1 et LUCET 2.

Poésie dramatique : 2^e accessit : LUCET 1.

Latin (en classe de rhétorique) : 3^e accessit : LUCET 1 et LUCET 2.

Pièce N° 4

**Allocution de bienvenue par Paul Granel aux personnalités venues à Sorèze
pour l'inauguration de la statue du Père Lacordaire- Soirée du 22 juillet
1882.**

« Monseigneur l'Archevêque

« Messieurs

« Messieurs,

« Monseigneur , je redouterais aujourd'hui l'honneur qui m'est fait de saluer, en présence de tant de personnages illustres, le pasteur éminent de ce diocèse, si je n'avais conservé le souvenir de l'exquise bienveillance que vous nous avez témoignée dès votre première visite à notre chère École. Oui,

Monseigneur, touchés des marques spontanées de votre bonté paternelle, séduits par le charme de votre parole si doucement persuasive, nous n'avons pas hésité à vous ouvrir nos cœurs. Depuis, notre affection est allée grandissant et se fortifiant, et nous avons saisi avec empressement toutes les occasions qui se sont offertes de vous le témoigner publiquement.

« Aujourd'hui, certes, au milieu de cette solennité, nos paroles auraient eu plus de prix à vos yeux si, unissant nos sentiments aux vôtres, nous avions pu déposer l'hommage de notre respect et de notre vénération aux pieds de son Eminence le cardinal Desprez. Admirateur sincère des hautes vertus de Son Eminence, vous lui aviez, comme il y a un an, gracieusement cédé la place d'honneur dans cette belle fête de la famille sorézienne. Il avait accepté avec empressement : sa main voulait bénir l'image vivante du grand orateur dont elle avait bénie la dépouille mortelle. Hélas ! Nous avons la douleur de le dire, il a fallu pour l'arrêter, pour contrarier ses désirs les plus chers, que sa santé parût tout à coup compromise. Que les voix amies qui voudront bien lui transmettre nos regrets lui apprennent en même temps que, sous vos auspices, Monseigneur, son esprit et son cœur auront présidé à notre fête.

« Votre présence nous consolera, Monseigneur l'Archevêque, et votre cœur trouvera un fidèle interprète dans la parole de Monseigneur de Montpellier. Il y a quelques années, il nous en souvient encore, Monseigneur, en louant dans notre chapelle les grandes vertus chrétiennes, la foi ardente et le talent magique du Père Lacordaire, vous avez fait entendre ce cri pathétique qui empruntait au désert sa tristesse et sa majesté. Votre noble éloquence a réveillé alors l'écho de la voix éteinte du grand orateur ; elle saura demain faire vibrer nos cœurs à l'unisson du sien. Aussi, aux auditeurs si nombreux qui se presseront autour de vous est venu se joindre un prélat distingué, monseigneur de Cahors que le culte tout particulier qu'il avait voué au P. Lacordaire a déjà attiré à Sorèze.

« Pourtant notre joie n'aurait pas été complète si nous n'avions pas eu le bonheur de voir au milieu de nous l'homme d'Etat illustre, l'académicien éminent, dont la brillante éloquence a célébré avec un art si consommé l'immortel génie du P. Lacordaire. Nos aînés, plus heureux que nous, vous ont applaudi, Monsieur le duc, lorsque votre voix émue s'élevait naguère pour défendre les droits sacrés de la patrie, de la famille et de la Religion. Pour nous, humbles écoliers, qu'il nous soit permis de vous dire combien, en lisant vos œuvres si justement estimées, nous avons goûté et admiré à la fois la critique pénétrante et la haute impartialité de l'historien et surtout l'art merveilleux de l'écrivain qui séduit et captive les lettrés les plus délicats de notre pays.

« Aussi, quel bonheur pour nous d'avoir notre part à la fête brillante qui réunit tant d'illustrations autour de la statue du Père bien-aimé de la famille sorézienne ! Grâce au zèle infatigable de ses disciples pieusement dévoués, le P. Lacordaire renaît aujourd'hui tel qu'il fut autrefois. Sa grande voix, qui naguère remplissait cette maison, semble de nouveau retentir pour nous encourager. Son regard anime nos regards, son âme pénètre la notre et les bénédictions que prodigue sa main bienfaisante se répandent, riches et abondantes, sur nos jeunes générations.

« Pour répondre à tant d'affections, nous prions Dieu qu'il daigne faire de nous les disciples dociles de notre maître vénéré. Que l'enthousiasme de nos aînés nous gagne et nous transporte à notre tour. Apprenons d'eux à aimer et à servir les intérêts de l'École, et emportons dans la vie comme un bien précieux, l'amour du foyer sorézien. Nous obéirons à la voix du maître, nous tâcherons

d'être des hommes et des chrétiens. Appliquant à la conduite de notre vie des maximes qui vous sont bien chères, Messieurs, nous conserverons en Dieu et dans la patrie une espérance inébranlable ; quoiqu'il arrive, nous aurons soif de vérité, de justice, et notre foi trouvera, bien au-delà de cette terre, l'aliment qui la vivifie et l'entretient. —Enfin, pleins d'admiration pour les exemples que nous ont légués nos aînés, nous les imiterons, et comme eux, nous travaillerons pour l'avenir. Que Dieu bénisse nos efforts persévérants ! Qu'il accorde à vos prières, Monseigneur, que la prospérité toujours croissante de l'École réponde à son glorieux passé ! »